

Les Climats

Anna de Noailles

LES CLIMATS

[Illustration]

LES CLIMATS

Cette édition établie par
F-L. SCHMIED pour la Société du
LIVRE CONTEMPORAIN et sous la direction de
Eug. Renevey et H. Michel-Dansac
a été tirée à 125 exemplaires.

Dépôt légal

_TU VIENS DE TROP GONFLER MON CŒUR
POUR L'ESPACE QUI LE CONTIENT_...

SHAKESPEARE

[Illustration]

COMTESSE DE NOAILLES

LES

CLIMATS

[Illustration]

SOCIÉTÉ DU LIVRE CONTEMPORAIN

PARIS 1924

SYRACUSE

[Illustration]

*Excite maintenant tes compagnons du chœur à célébrer
l'illustre Syracuse!... PINDARE.*

Je me souviens d'un chant du coq, à Syracuse! Le matin
s'éveillait, tempétueux et chaud; La mer, que parcourait un
vent large et dispos, Dansait, ivre de force et de lumière
infuse!

Sur le port, assailli par les flots aveuglants, Des matelots
clouaient des tonneaux et des caisses, Et le bruit des
marteaux montait dans la fournaise Du jour, de tous ces
jours glorieux, vains et lents;

J'étais triste. La ville illustre et misérable Semblait un
Prométhée sur le roc attaché; Dans le grésillement
marmoréen du sable Piétinaient les troupeaux qui sortaient
des étables; Et, comme un crissement de métal ébréché,
Des cigales mordaient un blé blanc et séché.

Les persiennes semblaient à jamais retombées Sur le large
vitrail des palais somnolents; Les balcons espagnols
accrochaient aux murs blancs Broyés par le soleil, leurs
ferrures bombées: Noirs cadenas scellés au granit
pantelant...

Dans le musée, mordu ainsi qu'un coquillage Par la ruse
marine et la clarté de l'air, Des bustes sommeillaient,--
dolents, calmes visages, Qui s'imprègnent encor, par
l'éclatant vitrage, De la vigueur saline et du limpide éther.

Une craie enflammée enveloppait les arbres; Les torrents
secs n'étaient que des ravins épars, De vifs géraniums,
déchirant le regard, Roulaient leurs pourpres flots dans ces

blancheurs de marbre... ## Je sentais s'insérer et brûler
dans mes yeux Cet éclat forcené, inhumain et pierreux.

Une suture en feu joignait l'onde au rivage. J'étais triste, le
jour passait. La jaune fleur Des grenadiers flambait, lampe
dans le feuillage. Une source, fuyant l'étreignante chaleur,
Désertait en chantant l'aride paysage.

Parfois sur les gazons brûlés, le pourpre épi Des trèfles
incarnats, le lin, les scabieuses, Jonchaient par écheveaux la
plaine soleilleuse, Et l'herbage luisait comme un vivant tapis
Que n'ont pas achevé les frivoles tisseuses.

Le théâtre des Grecs, cirque torride et blond, Gisait. Sous un
mûrier, une auberge voisine Vendait de l'eau: je vis, dans
l'étroite cuisine, Les olives s'ouvrir sous les coups du pilon
Tandis qu'on recueillait l'huile odorante et fine.

Et puis vint le doux soir. Les feuilles des figuiers Caressaient,
doigts légers, les murailles bleuâtres. D'humbles, graves
passants s'interpellaient; les pieds Des chevreaux au poil
blanc, serrés autour du pâtre, Faisaient monter du sol une
poudre d'albâtre.

Un calme inattendu, comme un plus pur climat, Ne laissait
percevoir que le chant des colombes. Au port, de verts
fanaux s'allumaient sur les mâts, Et l'instant semblait fier,
comme après les combats Un nom chargé d'honneur sur
une jeune tombe. C'était l'heure où tout luit et murmure
plus bas...

La fontaine Aréthuse, enclose d'un grillage, Et portant sans
orgueil un renom fabuleux, Faisait un bruit léger de pleurs et
de feuillage Dans les frais papyrus, élancés et moelleux...

Enfin ce fut la nuit, nuit qui toujours étonne Par l'insistante
angoisse et la muette ardeur. La lune plongeait, telle une

blanche colonne, Dans la rade aux flots noirs, sa brillante
liqueur.

Un solitaire ennui aux astres se raconte: Je contemplais le
globe au front mystérieux, Et qui, ruine auguste et calme
dans les cieux, Semble un fragment divin, retiré, radieux De
vos temples, Géla, Ségeste, Sélinonte!

**O nuit de Syracuse: Urne aux flancs
arrondis! Logique de Platon! Ame de
Pythagore! Ancien Testament des
Hellènes; amphore Qui verses dans
les cœurs un vin sombre et hardi, Je
sais bien les secrets que ton ombre
m'a dits.**

Je sais que tout l'espace est empli du courage Qu'exhalèrent
les Grecs aux genoux bondissants; Les chauds rayons des
nuits, la vapeur des nuages Sont faits avec leur voix, leurs
regards et leur sang.

Je sais que des soldats, du haut des promontoires, Chantant
des vers sacrés et saluant le sort, Se jetaient en riant aux
gouffres de la mort Pour retomber vivants dans la sublime
Histoire!

Ainsi ma nuit passait. L'ache, l'anet crépu Répandaient leurs
senteurs. Je regardais la rade; La paix régnait partout où
courut Alcibiade, Mais,--noble obsession des âges révolus,--
L'éther semblait empli de ce qui n'était plus...

J'entendis sonner l'heure au noir couvent des Carmes.
L'espace regorgeait d'un parfum d'orangers. J'écoutais dans
les airs un vague appel aux armes... ## Et le pouvoir des
nuits se mit à propager L'amoureuse espérance et ses
divins dangers:

O désir du désir, du hasard et des larmes!

[Illustration]

LES SOIRS DU MONDE

[Illustration]

O soirs que tant d'amour oppresse, Nul œil n'a jamais
regardé Avec plus de tendre tristesse Vos beaux ciels pâles
et fardés! J'ai délaissé dès mon enfance Tous les jeux et tous
les regards, Pour voguer sans peur, sans défense, Sur vos
étangs qui veillent tard.

Par vos langueurs à la dérive, Par votre tiède oisiveté, Vous
attirez l'âme plaintive Dans les abîmes de l'été...

O soir naïf de la Zélande, Qui, timide, ingénu, riant, Semblez raconter la légende Des pourpres étés d'Orient!

Soir romain, aride malaise, Et ce cri d'un oiseau perdu Au-
dessus du palais Farnèse, Dans le ciel si sec, si tendu!

Soir bleu de Palerme embaumée, Où les parfums épais,
fumants, S'ajoutent à la nuit pâmée Comme un plus
fougueux élément.

Sur la vague tyrrhénienne, Dans une vapeur indigo, Un
voilier fend l'onde païenne Et dit: «Je suis la nef Argo!»

Par des ruisseaux couleur de jade, Dans des senteurs de
mimosa, La fontaine arabe s'évade, Au palais roux de la
Ziza.

Dans le chaud bassin du Musée, Les verts papyrus,
s'effilant, Suspendent leur fraîche fusée A l'azur sourd et
pantelant:

O douceur de rêver, d'attendre Dans ce cloître aux loisirs
altiers Où la vie est inerte et tendre Comme un repos sous
les dattiers!

Catane où la lune d'albâtre Fait bondir la chèvre angora, Compagne indocile du pâtre Sur la montagne des cédrats!

Derrière des rideaux de perles, Chez les beaux marchands
indolents, Des monceaux de fraises déferlent Au bord
luisant des vases blancs.

Quels soupirs, quand le soir dépose Dans l'ombre un surcroît
de chaleur! L'œillet, comme une pomme rose, Laisse pendre
sa lourde fleur.

L'emportement de l'azur brise Le chaud vitrail des cabarets
Où le sorbet, comme une brise, Circule, aromatique et frais.

La foule adolescente rôde Dans ces nuits de soufre et de
feu; Les éventails, dans les mains chaudes, Battent comme
un cœur langoureux.

**Blanc sommeil que l'été surmonte
Des fleurs, la mer calme, un berger; O
silence de Sélinonte Dans l'espace
immense et léger!**

Un soir, lorsque la lune argente Les temples dans les
amandiers, J'ai ramassé près d'Agrigente L'amphore noire
des potiers;

Et sur la route pastorale, Dans la cage où luisait l'air bleu,
Une enfant portait sa cigale, Arrachée au pin résineux...

**J'ai vu les nuits de Syracuse, Où, dans
les rocs roses et secs, On entend
s'irriter la Muse Qui pleure sur dix
mille Grecs;**

J'ai, parmi les gradins bleuâtres, Vu le soleil et ses lions
Mourir sur l'antique théâtre, Ainsi qu'un sublime histrion;

Et, comme j'ai du sang d'Athènes, A l'heure où la clarté
s'enfuit, J'ai vu l'ombre de Démosthène Auprès de la mer au
doux bruit...

**Mais ces mystérieux visages, Ces
parfums des jardins divins, Ces
miracles des paysages N'enivrent pas
d'un plus fort vin Que mes soirs de
France, sans bornes, Où tout est si
doux, sans choisir; Où sur les toits
pliants et mornes L'azur semble fait
de désir; Où, là-bas, autour des
murailles, Près des étangs tassés et
ronds, S'éloigne, dans l'air qui
tressaille, L'appel embué des
clairs...**

[Illustration]

[Illustration]

LE PORT DE PALERME

Je regardais souvent, de ma chambre si chaude, Le vieux
port goudronné de Palerme, le bruit Que faisaient les
marchands, divisés par la fraude. Autour des sacs de grains,
de farine et de fruits, Sous un beau ciel, teinté de splendeur
et d'ennui...

• ◦ ■ ■ *

J'aimais la rade noire et sa pauvre marine, Les vaisseaux
délabrés d'où j'entendais jaillir Cet éternel souhait du cœur

humain: partir! ## Les vapeurs, les sifflets faisaient un bruit d'usine Dans ces cieux où le soir est si lent à venir...

• ○ ■ ■ *

C'était l'heure où le vent, en hésitant, se lève Sur la ville et le port que son aile assainit. Mon cœur fondait d'amour, comme un nuage crève. J'avais soif d'un breuvage ineffable et béni, Et je sentais s'ouvrir, en cercles infinis, Dans le désert d'azur les citernes du rêve.

• ○ ■ ■ *

Qu'est-ce donc qui troublait cet horizon comblé? La beauté n'a donc pas sa guérison en elle? Par leurs puissants parfums les soirs sont accablés; La palme au large cœur souffre d'être si belle; Tout triomphe, et pourtant veut être consolé!

Que signifient ces cieux sensuels des soirs tendres? Ces jardins exhalant des parfums sanglotants? Ces lacets que les cris des oiseaux semblent tendre Dans l'espace intrigué, qui se tait, qui attend?

**A ces heures du soir où les mondes
se plaignent, O mortels, quel amour
pourrait vous rassurer? C'est pour
mieux sangloter que les êtres
s'étreignent; Les baisers sont des
pleurs, mais plus désespérés.**

La race des vivants, qui ne veut pas finir, Vous a transmis
un cœur que l'espace tourmente, Vous poursuivez en vain
l'incessant avenir... C'est pourquoi, ô forçats d'une éternelle
attente, Jamais la volupté n'achève le désir!

[Illustration]

DANS L'AZUR ANTIQUE

[Illustration]

*Espérances des humains, légères déesses... DIOTIME
D'ATHÈNES.*

Sous un ciel haletant, qui grésille et qui dort, Où chaque
fragment d'air fascine comme un disque, Rome, lourde
d'été, avec ses obélisques Dressés dans les agrès luisants
du soleil d'or, Tremblait comme un vaisseau qui va quitter le
port Pour voguer, pavoisé de ses mâts à ses cryptes, Vers
l'amour fabuleux de la reine d'Egypte.

Les buis des vieux jardins, comme un terne miroir Tendaient
au pur éther leur cristal vert et noir. Un cyprès balançait
mollement sous la brise Sa cime délicate, entr'ouverte au
vent lent, Et un jet d'eau montait dans l'azur jubilant
Comme un cyprès neigeux qu'un vent léger divise...

J'errais dans les villas, où l'air est imprégné Du solennel
silence où rêve Polymnie; Je voyais reflourir le temps que
remanie La vie ingénieuse, incessante, infinie; Et, comme un
messager antique et printanier, De frais ruisseaux couraient
sous les mandariniers.

Dans un jardin romain, un vieux masque de pierre M'attirait:
à travers ses lèvres, ses paupières, On voyait fuir, jaillir
l'azur torrentiel; Et ce masque semblait, avec la voix du ciel,
Héler l'amour, l'espoir, les avenirs farouches. Une même
clameur s'élançait de ma bouche, Et, pleine de détresse et
de félicité, Je m'en allais, les bras jetés vers la beauté!...

**J'ai vu les lieux sacrés et sanglants
de l'Histoire, Les Forums écroulés
sous le poids clair des cieux, La
nostalgique paix des Arches des
Victoires Où l'azur fait rouler son
char silencieux.**

J'ai vu ces grands jardins où le palmier qui rêve, Elancé dans l'éther et tordu de plaisir, Semble un ardent serpent qui veut tendre vers Ève Le fruit délicieux du douloureux désir.

Les soirs de Sybaris et la mer africaine Prolongeaient devant moi les baumes de mon cœur; L'Arabie en chantant me jetait ses fontaines, Les âmes me suivaient à ma suave odeur.

Comme l'âpre Sicile épique et sulfureuse, Je contenais les Grecs, les Latins et les Francs, Et ce triangle auguste, en ma pensée heureuse, Brillait comme un fronton de marbre et de safran!

Un jour, l'été flambait, le temple de Ségeste Portait la gloire d'être éternel sans effort, Et l'on voyait monter, comme un arpège agreste, Le coteau jaune et vert dans sa cithare d'or!

Le blanc soleil giclait au creux d'un torrent vide; Des chevaux libres, fiers, près des hampes de fleurs S'ébrouaient; les parfums épais, gluants, torrides Mettaient dans l'air comblé des obstacles d'odeurs.

Des lézards bleus couraient sur les piliers antiques Avec un soin si gai, si chaud, si diligent, Que l'imposant destin des

pierres léthargiques Semblait ressuscité par des veines
d'argent!

Des insectes brûlants voilaient mes deux mains nues: Je
contemplais le sort, la paix, l'azur si long, Et parfois je
croyais voir surgir dans la nue La lance de Minerve et le
front d'Apollon.

Devant cette splendeur sereine, ample, équitable, Où rien
n'est déchirant, impétueux ou vil, Je songeais lentement au
bonheur misérable De retrouver tes yeux où finit mon exil...

• ○ ■ ■ *

Je jette sous tes pieds les noirs pipeaux d'Euterpe, Dont j'ai
fait retentir l'azur universel Quand mes beaux cieux
luisaient comme des coups de serpe, Quand mon blanc
Orient brillait comme du sel!

Je quitte les regrets, la volonté, le doute, Et cette immensité
que mon cœur emplissait, Je n'entends que les voix que ton
oreille écoute, Je ne réciterai que les chants que tu sais!

Je puiserai l'été dans ta main faible et chaude, Mes yeux
seront sur toi si vifs et si pressants Que tu croiras sentir,
dans ton ombre où je rôde, Des frelons enivrés qui goûtent à
ton sang!

Car, quels que soient l'instant, le jour, le paysage, Pourquoi,
doux être humain, rien ne me manque-t-il Quand je tiens
dans mes doigts ton lumineux visage Comme un tissu divin
dont je compte les fils?...

[Illustration]

LE DÉSERT DES SOIRS

[Illustration]

Dans la chaleur compacte et blanche ainsi qu'un marbre, Le miroir du soleil étale un bleu cerceau. Comme un troupeau secret d'aériens chevreaux La rapace chaleur a dévoré les arbres. Palerme est un désert au blanc scintillement, Sur qui le parfum met un dais pesant et calme... Les stores des villas, comme de jaunes palmes, Aux vérandas qui n'ont ni portes ni vitrail Sont suspendus ainsi que de frais éventails. La mer a laissé choir entre les roses roches Son immense fardeau de plat et chaud métal. Un mur qu'on démolit vibre au contact des pioches; Une voiture flâne au pas d'un lent cheval, Tandis que, sous l'ombrelle ouverte sur le siège, Un cocher sarrasin mange des citrons mous. La chaleur duveteuse est faible comme un liège; Sa molle densité a d'argentins remous. Je suis là: je regarde et respire; que fais-je? Puisque cet horizon que mon regard contient Et que je sens en moi plus aigu qu'une lame, Mon esprit ne peut plus l'enfoncer dans le tien...

Je dédaigne l'espace en dehors de ton âme...

[Illustration]

A PALERME, AU JARDIN TASCA...

[Illustration]

J'ai connu la beauté plénrière, Le pacifique et noble éclat De la vaste et pure lumière, A Palerme, au jardin Tasca.

Je me souviens du matin calme Où j'entrais, fendant la chaleur, Dans ce paradis sous les palmes Où l'ombre est faite par des fleurs.

L'heure ne marquait pas sa course Sur le lisse cadran des cieux, Où le lourd soleil spacieux Fait bouillonner ses

blanches sources.

J'avais dans ces beaux jardins Dont l'opulence
nonchalante Semble descendre avec dédain Sur les
passantes indolentes.

L'ardeur des arbres à parfums Flamboyait, dense et
clandestine; Je cherchais parmi les collines Naxos, au nom
doux et défunt.

Comme des ruches dans les plaines, Des entassements de
citrons Sous leurs arbres sombres et ronds Formaient des
tours de porcelaine.

Les parfums suaves, amers, De ces citronniers aux fleurs
blanches Flottaient sur les vivaces branches Comme la
fraîcheur sur la mer.

Creusant la terre purpurine, D'alertes ruisseaux ombragés
Semblaient les pieds aux bonds légers De jeunes filles
sarrasines!

Je me taisais, j'étais sans vœux, Sans mémoire et sans
espérance; Je languissais dans l'abondance. ## O pays
secrets et fameux,

J'ai vu vos grâces accomplies, Vos blancs torrents, vos
temples roux, Vos flots glissants vers l'Ionie, Mais mon but
n'était pas en vous;

Vos nuits flambantes et précises, Vos maisons qu'un pliant
rideau Livre au chaud caprice des brises; Les pas sonores
des chevreaux Sur les pavés près des églises;

Vos monuments tumultueux, Beaux comme des tiaras de
pierre, Les hauts cyprès des cimetières, Et le soir, la calme
lumière Sur les tombeaux voluptueux,

Les quais crayeux, où les boutiques, Regorgeant de fruits
noirs et secs, Affichent la noblesse antique Du splendide
alphabet des Grecs;

L'étincelante ardeur du sol, Où passent, riches caravanes,
Des mules vêtues en sultanes Trottant sous de blancs
parasols,

Toutes ces beautés étrangères Que le cœur obtient sans
effort, N'ont que des promesses de mort Pour une âme
intrépide et fière,

Et j'ai su par ces chauds loisirs, Par ce goût des saveurs
réelles, Qu'on était, parmi vos plaisirs, Plus loin des choses
éternelles Qu'on ne l'était par le désir!...

[Illustration]

AGRIGENTE

[Illustration]

*O nymphe d'Agrigente aux élégantes parures, qui règues
sur la plus belle des cités mortelles, nous implorons ta
bienveillance! PINDARE.*

Le ciel est chaud, le vent est mou; Quel silence dans
Agrigente! Un temple roux, sur un sol roux Met son reflet
comme une tente...

Les oiseaux chantent dans les airs; Le soleil ravage la
plaine; Je vois, au bout de ce désert, L'indolente mer
africaine.

Brusquement un cri triste et fort Perce l'air intact et sans
vie; La voix qui dit que Pan est mort M'a-t-elle jusqu'ici
suivie?

Et puis l'air retombe; la mer Frappe la rive comme un socle;
Tout dort. Un fanal rouge et vert S'allume au vieux port
Empédocle.

L'ombre vient, par calmes remous; Dans l'éther pur et
pathétique Les astres installent d'un coup Leur brasillante
arithmétique!

**Soudain, sous mon balcon branlant,
J'entends des moissonneurs, des
filles Défricher un champ de blé
blanc, Qui gicle au contact des
faucilles;**

Et leur fièvre, leur sèche ardeur, Leur clameur nocturne et
païenne Imitent, dans l'air plein d'odeurs, Le cri des nuits
éleusiennes!

Un pâtre, sur un lourd mulet, Monte la côte tortueuse; Sa
chanson lascive accolait La noble nuit silencieuse;

Dans les lis, lourds de pollen brun, Le bêlement
mélancolique D'une chèvre, ivre de parfums, Semble une
flûte bucolique.

**Donc, je vous vois, cité des dieux.
Lampe d'argile consumée, Agrigente
au nom spacieux, Vous que Pindare a
tant aimée!**

Porteuse d'un songe éternel, O compagne de Pythagore!
C'est vous cette ruche sans miel, Cette éparsée et gisante
amphore!

C'est vous ces enclos d'amandiers, Ce sol dur que les bœufs
gravissent, Ce désert de sèches mélisses, Où mon âme
vient mendier.

Ah! quelle indigente agonie! Et l'on comprendrait mon émoi,
Si l'on savait ce qu'est pour moi Un peu de l'Hellade infinie:

Car, sur ce rivage humble et long, Dans ce calme et morne
désastre, Le vent des flûtes d'Apollon Passe entre mon cœur
et les astres!

L'AUBERGE D'AGRIGENTE

[Illustration]

Rien ne vient à souhait aux mortels... PAUL LE SILENTIAIRE.

Dans un de ces beaux soirs où le puissant silence Répond
soudain, dans l'ombre, à l'esprit, interdit D'écouter cet élan
venant des Paradis Contenter le désir qu'on a depuis
l'enfance;

Dans un de ces soirs chauds qui nous fendent le cœur, Et,
comme d'une mine où gisent des turquoises, Viennent

extraire en nous de secrètes lueurs, Et guident vers les
cieux notre pensive emphase;

Dans ces languides soirs qui font monter du sol Des soupirs
de parfums, j'étais seule, en Sicile; Une cloche au son grave,
ébranlant l'air docile, Sonnait dans un couvent de moines
espagnols.

Je songeais à la paix rigide de ces moines Pour qui les nuits
n'ont plus de déchirants appels. ## Sur le seuil échaudé du
misérable hôtel Où l'air piquant cuisait des touffes de
pivoines, Deux chevaux dételés, mystiques, solennels,
Rêvaient l'un contre l'autre, auprès d'un sac d'avoine.

La mer, à l'infini, balançait mollement L'impondérable excès
de la clarté lunaire. Les chèvres au pas fin, comme un
peuple d'amants Se cherchaient à travers le sec et blanc
froment: L'impérieux besoin de dompter et de plaire
Rencontrait un secret et long assentiment...

La nuit, la calme nuit, déesse agitatrice, Regardait
s'amasser l'amour sur les chemins; Une palme éployait son
pompeux artifice Près des maigres chevaux qui, songeant à
demain, Aux incessants travaux de leur race indigente, Se
baisaient doucement. Dans le moite jardin, Vous méditez
sans fin, ô palme nonchalante! Que j'étais triste alors, que
mon cœur étouffait! Un rêve catholique et sa force
exigeante M'empêchait d'écouter les bachiques souhaits De
la puissante nuit qui brille et qui fermente...

Et j'aimais ta douceur pudique et négligente, Palmier de
Bethléem sur le ciel d'Agrigente!

[Illustration]

L'ENCHANTEMENT DE LA SICILE

[Illustration]

Je suis ému comme le dauphin des mers qui, au milieu des flots paisibles, se plaît au doux son de la flûte. PINDARE.

Célestes horizons où mollement oscille La bleuâtre chaleur qui baigne la Sicile, Malgré nos froids hivers et mes longs désespoirs Je n'ai rien oublié de la douceur des soirs: Ni le dattier debout sur son ombre étoilée, Ni la fontaine arabe, au marbre soufre et noir, Qui fait gicler son eau rigide et fuselée, Ni l'hôtel du rivage aux teintes de safran, Ni la jaune mosquée ombrageant ses glycines, Ni les vaisseaux, taillés dans un bois odorant, Et qui passent, le soir, sur la mer de Messine... ## Ah! comme je connais, Palerme, ta splendeur, Le tropical jardin, les caféiers en fleurs, Les sonores villas par la chaleur usées, Et le bruit de satin des pigeons du musée! Musée où je voyais l'Arabie et ses ors, Ses pots de blanc mica, ses légers miradors Imprégner de santal l'air où sa paix infuse, Tandis que, tel un dieu embrasé, fascinant, Qui darde sur les cœurs son désir et sa ruse, Le grand bélier d'argent du port de Syracuse Avait je ne sais quoi d'avide et de tonnant...

Mettant sur mon regard mes deux mains comme un masque, J'abordais la chaleur de midi. Dans les vasques, Le pompeux papyrus condensait sa fraîcheur. Une voiture avec un baldaquin de toile Menait à Baïra, dormant sur la hauteur Parmi des ronciers blancs et des chants de cigales, Comme un mauresque hospice enduit d'un lait de chaux... Montréal et son cloître ouvrait à l'azur chaud Sa cuve où grésillaient les bananiers d'Afrique. L'église, ruisselant de fières mosaïques, Élançant ses piliers, minces comme des mâts, Où l'or se suspendait en lumineuses grappes, Ressemblait, par l'ardent et monastique éclat, A vous, sainte brûlante, ô Rose de Lima, Que l'on voit alanguie auprès d'un jeune pape...

Des muletiers passaient en bonnet espagnol; La fleur de
l'aloès reflétait sur le sol Le miracle étonné d'un calice de
braise. Des enfants transportaient des paniers, où les fraises
Bondissaient, retombaient, se mouvaient, rouge essaim,
Comme un jet d'eau pourpré qui pique le bassin. Un
marchand grec, coiffé de noire cotonnade, Repoussait de
ses cris et de ses sombres mains L'assourdissant troupeau
de hargneuses pintades Qui mordait son fardeau et barrait
le chemin; Effronté, laissant voir son torse nu qu'il cambre,
Un jeune homme, allongé sur le jaune talus, Regardait de
ses yeux scintillants et velus Le sublime soleil abonder sur
ses membres Comme un flot de liqueur coule d'un flacon
d'ambre... L'horizon tressaillait d'un vertige or et bleu.

**Et puis toujours, là-bas, je voyais,
pure et vaste, La mer au grand
renom, qui touche dans ses jeux Les
Cyclades, dormant sur des vagues de
feu, Le rivage d'Ulysse et celui de
Jocaste, L'herbe où des bergers grecs
préludaient deux par deux... ## Et je
songeais,--puissante, éparse,
solitaire,-- Mêlée au temps sans bord
ainsi qu'aux éléments, Attirant vers
mon cœur, comme un étrange aimant,
Tous les rêves flottant sur
l'amoureuse terre; J'attendais je ne
sais quel grave et sûr plaisir...**

Mais déçue aujourd'hui par tout ce qu'on espère, Ayant tout
vu sombrer, ayant tout vu fléchir, O mon cœur sans repos ni
peur, je vous vénère D'avoir tant désiré, sachant qu'il faut
mourir!

[Illustration]

PALERME S'ENDORMAIT...

[Illustration]

Palerme s'endormait; la mer Tyrrhénienne Répandait une
odeur d'âcre et marin bétail: Odeur d'algues, d'oursins, de
sel et de corail, Arôme de la vague où meurent les sirènes;

Et cette odeur, nageant dans les tièdes embruns, Avait tant de hardie et vaste violence, Qu'elle semblait une âpre et pénétrante offense A la terre endormie et presque sans parfums...

Le geste de bénir semblait tomber des palmes; Des barques s'éloignaient pour la pêche du thon, Je contemplais, le front baigné de vapeurs calmes, La figure des cieux que regardait Platon. On entendait, au bord des obscures terrasses, Se soulever des voix que la chaleur harasse, Tous les mots murmurés semblaient confidentiels; C'était un long soupir envahissant l'espace; Et le vent, haletant comme un oiseau qu'on chasse, En gerbes de fraîcheur s'enfuyait vers le ciel... ## Creusant l'ombre, écrasant la route caillouteuse, L'indolente voiture où nous étions assis S'enfonçait dans la nuit opaque et sinueuse, Sous le ciel nonchalant, immuable et précis; C'était l'heure où l'air frais subtilement pénètre La pierre au grain serré des calmes monuments; Je n'étais pas heureuse en ces divins moments Que l'ombre enveloppait, mais j'espérais de l'être, Car toujours le bonheur n'est qu'un pressentiment: On le goûte avant lui, sans jamais le connaître... Dans un profond jardin qui longeait le chemin, Des chats, l'esprit troublé par la saison suave, Jetaient leurs cris brûlants de vainqueurs et d'esclaves. Sur les ployants massifs d'œillets et de jasmins, On entendait gémir leur ardente querelle Comme un mordant combat de colombes cruelles... ## Puis revint le silence, indolent et puissant; La voiture avançait dans l'ombre perméable.

Je songeais au passé; les vagues sur le sable Avec un calme effort, toujours recommençant, Déposaient leur fardeau de rumeurs et d'arômes... Les astres, attachés à leur sublime dôme, De leur secret regard, fourmillant et pressant, Attiraient les soupirs des yeux qui se soulèvent... ## Et l'espace des nuits devint retentissant Du cri silencieux qui montait de mes rêves!...

[Illustration]

LES SOIRS DE CATANE

[Illustration]

Catane languissait, éclatante et maussade; Le laurier-rose en fleurs du jardin Bellini Portait un poids semblable à de pourpres grenades; C'était l'heure où le jour a lentement fini De harceler l'azur qu'il flagelle et poignarde. Les voitures tournaient en molle promenade Sous le moite branchage aux parfums infinis...

On voyait dans la ville étroite et sulfureuse Les étudiants quitter les Universités; Leur figure foncée, active et curieuse, Rayonnait de hardie et fraîche liberté Sous le fléau splendide et morne de l'été...

Bousculant les marchands de fruits et de tomates, Encombrant les trottoirs comme un torrent hâtif, Les chèvres au poil brun, uni comme l'agate, Dans le soir oppressant et significatif, Fixaient sur moi leurs yeux directs, où se dilate Un exultant entrain satanique et lascif.

Comme un tiède ouragan presse et distend les roses, Le soir faisait s'ouvrir les maisons, les rideaux; Des balcons de fer noir emprisonnaient les poses Des nostalgiques corps, penchés hors du repos, Comme on voit s'incliner des rameuses sur l'eau...

Des visages, des mains pendaient par les fenêtres, Tant les femmes, ployant sous le poids du désir, S'avançaient pour chercher, attirer, reconnaître, Parmi les bruns garçons qui flânaient à loisir, Le porteur éternel du rêve et du plaisir...

Tout glissait vers l'amour comme l'eau sur la pente. Le ciel, languide et long, tel un soupir d'azur, Était sa douceur

langoureuse et constante Où gisaient, comme l'or dans un
fleuve ample et pur, Les jasmins safranés mêlés aux citrons
mûrs.

L'espace suffoquait d'une imprécise attente...

Éléphants, débouchant de la rue en haillons, Des jeunes gens
montaient vers le bruyant théâtre Que d'électriques feux
teintaient de bleus rayons. Leur hâte ressemblait à des
effusions, Chacun semblait courir aux nuits de Cléopâtre.
Des mendiants furtifs, quand nous les regardions, Nous
offraient des gâteaux couleur d'ambre et de plâtre.

Sur la place, où brillaient des palais d'apparat, La foule vers
minuit s'entassait, sinieuse: Les pauvres, les seigneurs
glissaient bras contre bras, Un orchestre opulent jouait des
opéras, L'air se chargeait de sons comme une conque
creuse; Enfin tout se taisait; la foule restait tard. On voyait
les serments qu'échangeaient les regards, Et c'était une
paix limpide et populeuse...

Au lointain, par delà les façades, les gens, La mer de l'Ionie,
éployée et sereine, Sous l'éclat morcelé de la lune d'argent,
Comme une aube mouillée élançait son haleine...

Les bateaux des pêcheurs, qu'un feu rouge éclairait,
Suivaient nonchalamment les vagues poissonneuses. Le
parfum du bétail marin, piquant et frais, Ensemençait
l'espace ainsi qu'un rude engrais. Le ciel, ruche d'ébène aux
étoiles fiévreuses, A force de clarté semblait vivre et
frémir... ## Et je vis s'enfoncer sur la route rocheuse Un
couple adolescent, qui semblait obéir A cette loi qui rend
muets et solitaires Ceux que la volupté vient brusquement
d'unir. Et qui vont,--n'ayant plus qu'à songer et se taire,
Comme des étrangers qu'on chasse de la terre...

[Illustration]

[Illustration]

MUSIQUE POUR LES JARDINS DE LOMBARDIE

Les îles ont surgi des bleuâtres embruns... O terrasses!
balcons rouillés par les parfums! Paysages figés dans de
languides poses; Plis satinés des flots contre les lauriers-
roses; Nostalgiques palmiers, poignants comme un sanglot,
Où des volubilis d'un velours indigo Suspendent mollement
leurs fragiles haleines!... ## Un papillon, volant sur les
fleurs africaines, Faiblit, tombe, écrasé par le poids des
odeurs. Hélas! on ne peut pas s'élever! La langueur Coule
comme un serpent de ce feuillage étrange, Le thé, les
camphriers se mêlent aux oranges. Forêts d'Océanie où la
sève, le bois Ont des frissons secrets et de plaintives voix...
O vert étouffement, enroulement, luxure, Crépitement de
mort, ardente moisissure Des arbres exilés, qu'usent en cet
îlot La caresse des vents et les baisers de l'eau... ## Et
Pallanza, là-bas, sur qui le soleil flambe, Semble un corps
demi-nu, languissant, vaporeux, Qui montre ses flancs d'or,
mais dont les douces jambes Se voilent des soupirs du lac
voluptueux... ## O tristesse, plus tard, dans les nuits
parfumées, Quand les chauds souvenirs ont la moiteur du
sang, De revoir en son cœur, les paupières fermées, Et
tandis que la mort déjà sur nous descend, Les suaves
matins des îles Borromées!...

Je goûte vos parfums que les vents chauds inclinent,
Profonds magnolias, lauriers des Carolines... ## Les rames,
sur les flots palpitants comme un cœur, Imitent les sanglots
langoureux du bonheur. O promesse de joie, ô torpeur
juvénile! Une cloche se berce au rose campanile Qui, délicat
et fier, semble un cyprès vermeil; Partout la volupté, la
mélodie errante... ## O matin de Stresa, turquoise
respirante, Sublime agilité du cœur vers le soleil!

O soirs italiens, terrasses parfumées, Jardins de mosaïque
où traînent des paons blancs, Colombes au col noir, toujours
toutes pâmées, Espaliers de citrons qu'opprime un vent
trop lent, Iles qui sur Vénus semblent s'être fermées, Où l'air
est affligeant comme un mortel soupir, Ah! pourquoi
donnez-vous, douceurs inanimées, Le sens de l'éternel au
corps qui doit mourir!

Ah! dans les bleus étés, quand les vagues entre elles Ont le
charmant frisson du cou des tourterelles, Quand l'Isola
Bella, comme une verte tour, Semble Vénus nouant des
myrtres à l'Amour, Quand le rêve, entraîné au bercement de
l'onde, Semble glisser, couler vers le plaisir du monde,
Quand le soir étendu sur ces miroirs gisants Est une joue
ardente où s'exalte le sang, J'ai cherché en quel lieu le désir
se repose... ## Douces îles, pâmant sur des miroirs d'eau
rose, Vous déchirez le cœur que l'extase engourdit. Pourquoi
suis-je enfermée en un tel paradis!

Ah! que lassée enfin de toute jouissance, Dans ces jardins
meurtris, dans ces tombeaux d'essence, Je m'endors,
momie aux membres épuisés! Que cet embaumement soit
un dernier baiser, Tandis que, sous les noirs bambous qui
vous abritent, Sous les cèdres, pesants comme un ciel
sombre et bas, Blancs oiseaux de sérail que le parfum abat,
Vous gémirez d'amour, colombes d'Aphrodite!

Des parfums assoupis aux rebords des terrasses, L'azur en
feu, des fleurs que la chaleur harasse, Sur quel rocher
d'amour tant d'ardeur me lia!... ## Colombes sommeillant
dans les camélias, Dans les verts camphriers et les saules
de Chine, Laissez dormir mes mains sur vos douces échinés.

Consolez ma langueur, vous êtes, ce matin, Le rose Saint-
Esprit des tableaux florentins. ## Tourterelles en deuil, si
faibles, si lassées, Fruits palpitants et chauds des branches

épicées Hélas! cet anneau noir qui cercle votre cou Semble
enfermer aussi mon âpre destinée, Et vos gémissements
m'annoncent tout à coup Les enivrants malheurs pour
lesquels je suis née...

[Illustration]

L'AIR BRÛLE, LA CHAUDE MAGIE...

[Illustration]

*Que tu es heureuse, cigale, quand, du sommet des arbres,
abreuvée d'une goutte de rosée, tu dors comme une reine.*
ANACRÉON.

L'air brûle, la chaude magie De l'Orient pèse sur nous, Nous
périssons de nostalgie Dans l'éther trop riche et trop doux.

On entrevoit un jardin vide Que la paix du soir inclina, Et là-
bas, la mosquée aride Couleur de sable et de grenat.

La dure splendeur étrangère Nous étourdit et nous déçoit; Je
me sens triste et mensongère: On n'est pas bon loin de chez
soi.

Ce ciel, ces poivriers, ces palmes, Ces balcons d'un rose de
fard, Comme un vaisseau dans un port calme Rêvent aux
transports du départ.

Ah! comme un jour brûlant est vide! Que faudrait-il de
volupté Pour combler l'abîme torride De ce continuel été!

Des œillets, lourds comme des pommes, Épanchent leur
puissante odeur; L'air, autour de mon demi-somme, Tisse
un blanc cocon de chaleur...

Dans la chambre en faïence rouge OÙ je meurs sous un
éventail, J'entends le bruit, qui heurte et bouge, Des
chèvres rompant le portail.

**Ainsi, c'est aujourd'hui dimanche,
Mais, dans cet exil haletant, Au cœur
de la cité trop blanche, On ne sent
plus passer le temps;**

Il n'est des saisons et des heures Qu'au frais pays où l'on
est né, Quand sur le bord de nos demeures Chaque mois
bondit, étonné.

Cette pesante somnolence, Ce chaud éclat palermitain
Repoussent avec indolence Mon cœur plaintif et mon destin;

Si je meurs ici, qu'on m'emporte Près de la Seine au ciel
léger, J'aurai peur de n'être pas morte Si je dors sous des
orangers...

[Illustration]

LES JOURNÉES ROMAINES

[Illustration]

L'éther pris de vertige et de fureur tournoie, Un luisant
diamant de tant d'azur s'extraît. Virant, psalmodiant, le vent
divise et ploie La pointe faible des cyprès.

C'est en vain que les eaux écumeuses et blanches, Captives
tout en pleurs des lourds bassins romains, S'élèvent
bruyamment, s'ébattent et s'épanchent: Neptune les tient
dans sa main.

Je contemple la rage impuissante des ondes; Dans cette
vague éparse en la jaune cité, C'est vous qu'on voit jaillir,
conductrice des mondes, Amère et douce Aphrodite!

L'odeur de la chaleur, languissante et créole, Stagne entre
les maisons qui gonflent de soleil; Comme un coureur ailé le
ciel bifurque et vole Au bord tranchant des toits vermeils;

Et là-bas, sous l'azur qui toujours se dévide, Un jet d'eau,
turbulent et lassé tour à tour, Semble un flambeau d'argent,
une torche liquide Qu'agite le poing de l'Amour.

Rome ploie, accablé de grappes odorantes, La surhumaine
vie envahit l'air ancien, Les chapiteaux brisés font fleurir
leurs acanthes Aux thermes de Dioclétien!

Dans ce cloître pâmé, des bacchantes blêmies Gisent;
silence, azur, léthargiques dédains! Le soleil tombe en feu
sur la gorge endormie De ces Danaés des jardins...

Ils dorment là, liés par les roses païennes, Ces corps de
marbre blond, las et voluptueux: O mes sœurs du ciel grec,
chères Milésiennes, Que de siècles sont sur vos yeux!

L'une d'elles voudrait se dégager; sa hanche Soulève le
sommeil ainsi qu'un flot trop lourd, Mais tout le poids des
temps et de l'azur la penche: Elle rêve là pour toujours.

De vifs coquelicots, comme un sang gai, s'élancent Parmi
les verts fenouils, à Saint-Paul-hors-les-Murs Un dôme en or
suspend des colliers de Byzance Au cou flamboyant de
l'azur.

Ce matin, dans le vent qui vient puiser les cendres Pour les
mêler au jour ivre d'air et d'éclat, Je respire ton cœur
voluptueux et tendre, Pauvre Cécile Métella!

Tu n'es pas à l'écart des saisons immortelles, Un tourbillon
d'azur te recueille sans fin; Je n'ai pas plus de part que tes
mânes fidèles A l'univers vague et divin!

Les blancs eucalyptus et le cyprès qui chante, Où viennent aboutir les longs soupirs des morts, Racontent, chers défunts, vos détresses penchantes, Votre sort pareil à nos sorts.

Quels familiers discours sur la voie Appienne! Tissés dans le soleil, les morts vont jusqu'aux cieux; Vous renaissiez en moi, ombres aériennes, Vous entrez dans mes tristes yeux!

Là-bas, sur la colline, un jeune cimetière Étale sa longueur d'Anglais sentimental, Les délicats tombeaux, dans les lis et le lierre, Font monter un sang de cristal.

Midi luit; la villa des chevaliers de Malte Choit comme une danseuse aux pieds brûlants et las. Comme un fauve tigré l'air jaunit et s'exalte; Une nymphe en pierre vit là.

Elle a les bras cassés, mais sa force éternelle Empourpre de plaisir ses genoux triomphants; Le néflier embaume, un jet d'eau est, près d'elle, Secoué d'un rire d'enfant.

Les dieux n'ont pas quitté la campagne romaine, Euterpe aux blonds pipeaux, Erato qui sourit, Dansent dans le jardin Mattei, où se promène Le saint Philippe de Néri.

**Mais c'est vous qui, ce soir, partagez
mon malaise, Dans l'église sans voix,
au mur pâle et glacé, Déesse
catholique, ô ma sainte Thérèse, Qui
souplez, les yeux baissés!**

Malgré vos airs royaux, et la fierté divine Dont s'enveloppe
encor votre cœur emporté, L'angoisse de vos traits permet
que l'on devine Votre douce mendicité.

O visage altéré par l'ardente torture D'attendre le bonheur
qui descend lentement, Appel mystérieux, hymne de la
nature, Désir de l'immortel amant!

Je vous offre aujourd'hui, parmi l'encens des prêtres,
Comme un grain plus brûlant mis dans vos encensoirs, Le
rire que j'entends au bas de la fenêtre Où je rêve, seule, le
soir;

C'est le rire joyeux, épouvanté, timide De deux enfants
heureux, éperdus, inquiets, Qui joignent leurs regards et
leurs lèvres avides, ## Et dont tout le sanglot riait!

Ils riaient, ils étaient effrayés l'un de l'autre; Un jet d'eau
s'effritait dans le lointain bassin; La lune blanchissait, de sa
clarté d'apôtre, La terrasse des Capucins.

Une palme portait le poids mélancolique De l'éther sans
zéphyr, sans rosée et sans bruit; Rien ne venait briser son
attente pudique, Que ce rire aigu dans la nuit!

Et je n'entendis plus que ce rire nocturne, Plus fort que les
senteurs des terrasses de miel, Plus vif que le sursaut des

sources dans leur urne, Plus clair que les astres au ciel.

**Je le prends dans mes mains, chaudes
comme la lave, Je le mêle aux élans
de mon éternité, Ce rire des humains,
si farouche et si grave, Qui prélude à
la volupté!**

[Illustration]

UN SOIR A VÉRONE

[Illustration]

Le soir baigne d'argent les places de Vérone; Les cieux roses
et ronds, rayés d'ifs, de cyprès, Font à la ville une couronne
De tristes et verts minarets.

Sur les ors languissants du palais du Concile, On voit luire,
ondoyer un manteau duveté: Les pigeons amoureux,
dociles, Frémissent là de volupté.

L'Adige, entre les murs de brique qu'il reflète, Roule son
rouge flot, large, brusque, puissant: Dans la ville de Juliette
Un fleuve a la couleur du sang.

**O tragique douceur de la cité
sanglante, Rue où le passé vit sous
les vents endormis: Un masque court,
ombre galante, Au bal des amants
ennemis.**

Je m'élance, et je vois ta maison, Juliette! Si plaintive, si
noire, ainsi qu'un froid charbon. C'est là que la fraîche
alouette T'épouvantait de sa chanson!

Que tu fus consumée, ô nymphe des supplices! Que ton
mortel désir était fervent et beau Lorsque tu t'écriais:
«Nourrice, Que l'on prépare mon tombeau!

«Qu'on prépare ma tombe et mon funèbre somme, Que mon
lit nuptial soit violet et noir, Si je n'enlace le jeune homme
Qui brillait au verger ce soir!...»

**Auprès de ta fureur héroïque et
plaintive, Auprès de tes appels, de
ton brûlant tourment, La soif est une
source vive, La faim est un
rassasiement.**

Hélas! tu le savais, qu'il n'est rien sur la terre Que
l'invincible amour, par les pleurs ennobli; Le feu, la
musique, la guerre, N'en sont que le reflet pâli!

**Ma sœur, ton sein charmant, ton
visage d'aurore, Où sont-ils, cette
nuit où je porte ton cœur? La
colombe du sycomore Soupire à
mourir de langueur...**

Là-bas un lourd palais, couleur de pourpre ardente, Ferme
ses volets verts sous le ciel rose et gris; Je pense au soir
d'automne où Dante Ecrivit là le Paradis;

La céleste douceur des tournantes collines Emplissait son
regard, à l'heure où las, pensifs, Les anges d'Italie inclinent
Le ciel délicat sur les ifs.

Mais que tu m'es plus chère, ô maison de l'ivresse, Balcon
où frémissait le chant du rossignol, Où Juliette qui caresse
Suspend Roméo à son col!

Ah! que tu m'es plus cher, sombre balcon des fièvres, Où
l'échelle de soie en chantant tournoyait, Où les amants,
joignant leurs lèvres, Sanglotaient entre eux: «Je vous ai!»

**Que l'amour soit béni parmi toutes
les choses, Que son nom soit sacré,
son règne ample et complet; Je
n'offre les lauriers, les roses, Qu'à la
fille des Capulet!**

[Illustration]

UN AUTOMNE A VENISE

[Illustration]

Ah! la douceur d'ouvrir, dans un matin d'automne, Sur le
feuillage vert, rougeoyant et jauni Que la chaleur d'argent
éclabousse et sillonne, Les volets peints en noir du palais
Manzoni!

Des citronniers en pots, le thym, le laurier-rose Font un
cercle odorant au puits vénitien, Et sur les blancs balcons
indolemment repose Le frais, le calme azur, juvénile,
ancien!

Ah! quelle paix ici, dans ce jardin de pierre, Sous la terrasse
où traîne un damas orangé! On n'entend pas frémir Venise
aventurière, On ne voit pas languir son marbre submergé...

**Qu'importe si, là-bas, Torcello des
lagunes Communique aux flots bleus
sa pâmoison d'argent, Si Murano,
rêveuse ainsi qu'un clair de lune,
Semble un vase irisé d'où monte un
tendre chant!**

Qu'importe si là-bas le rose cimetière, Levant comme des
bras ses cyprès verts et noirs, Semble implorer encor la
divine lumière Pour le mort oublié qui ne doit plus la voir;

Si, vers la Giudecca où nul vent ne soupire, Où l'air est
suspendu comme un plus doux climat, Dans une gloire d'or
les langoureux navires Bercent la nostalgie aux branches de
leurs mâts;

Si, plein de jeunes gens, le couvent d'Arménie Couleur de
frais piment, de pourpre, de corail, Semble exhaler, le soir,
une plainte infinie Vers quelque asiatique et savoureux
sérail;

Si, brûlant de plaisir et de mélancolie, Une fille, vendant des
œillets, va, mêlant Le poivre de l'Espagne au sucre d'Italie,
Tandis que sur Saint-Marc tombe un soir rose et lent!

**Je ne quitterai pas ce petit puits
paisible, Cet espalier par qui mon
cœur est abrité; Qu'Éros pour ses
poignards retrouve une autre cible,
Mon céleste désir n'a pas de
volupté!...**

VA PRIER DANS SAINT-MARC...

[Illustration]

Va prier dans Saint-Marc pour ta peine amoureuse; Le temple de Byzance est sensible au péché; Un parfum de benjoin, d'ambre, de tubéreuse, Glisse des frais arceaux et des balcons penchés.

Va prier dans Saint-Marc pour ta douce folie; Les pigeons assemblés sur la façade en or Protègent les transports de la mélancolie, Et les anges des cieux sont plus cléments encor.

Va prier dans Saint-Marc; les dalles, les rosaces Ont l'éclat des bijoux et des tapis persans; Depuis plus de mille ans dans ce palais s'entassent Les profanes souhaits parfumés par l'encens.

Vois, sous leurs châles noirs, les tendres suppliantes Joindre des doigts brûlants et songer doucement. Divine pauvreté! cet Alhambra les tente Moins que les cabarets où boivent leurs amants!

Va prier dans Saint-Marc. Le Dieu des Evangiles Marche, les bras ouverts, dans de blonds paradis; On entend les

bateaux qui partent pour les îles, Et les pigeons frémir au canon de midi.

Des mosaïques d'or, limpides alvéoles, Glisse un mystique miel, lumineux, épicé; Et vers la Piazzetta, de penchantes gondoles Entraînent mollement les couples exaucés...

**Beau temple, que ta grâce est
chaude, complaisante! O jardin des
langueurs, ô porte d'Orient!
Courtisane des Grecs, sultane
agonisante, Turban d'or et d'émail
sous l'azur défaillant!**

Tu joins l'odeur de l'ambre aux fastes exotiques, Et tu
meurs, des pigeons à ton sein agrafés, Comme aux rives en
feu des mers asiatiques, La Basilique où dort sainte
Pasiphaé!...

[Illustration]

LA MESSE DE L'AURORE A VENISE

[Illustration]

Les femmes de Venise, au lever du soleil, Répandent dans
Saint-Marc leur hésitante extase; Leurs châles ténébreux
sous les arceaux vermeils Semblent de noirs pavots dans un
sublime vase.

Crucifix somptueux, Jésus des Byzantins, Quel miel
verserez-vous à ces pauvres ardentes, Qui, pour vous
adorer, désertent ce matin Les ronds paniers de fruits
étagés sous les tentes?

Si leur cœur délicat souffre de volupté, Si leur amour est
triste, inquiet ou coupable, Si leurs vagues esprits,
enflammés par l'été, Rêvent du frais torrent des baisers
délectables,

Que leur répondrez-vous, vous, leur maître et leur Dieu?
Tout en vous implorant, elles n'entendent qu'elles, Et
pensent que l'éclat allongé de vos yeux Sourit à leurs naïfs
sanglots de tourterelles.

**Ah! quel que soit le mal qu'elles
portent vers vous, Quel que soit le
désir qui les brûle et les ploie,
Comblez d'enchantement leurs bras
et leurs genoux, Puisque l'on ne
guérit jamais que par la joie...**

[Illustration]

SIROCO A VENISE

[Illustration]

Le siroco, brusque, hardi, Sur la ville en pierre
frissonne; C'est la fin de l'après-midi; Ecoute les
cloches qui sonnent A Saint-Agnès, au Gesuati...

L'ouragan arrache la toile D'un marché, où des paniers
ronds Débordent de brillants citrons Que polit
encor la rafale.

Je vois se saluer les cyprès d'un couvent; Et dans le courant
d'air des ruelles marines, Un abbé vénitien, étourdi, gai,
mouvant, Qui retient son manteau, volant sur sa poitrine,
Semble un charmant Satan flagellé par le vent!

CLOCHES VÉNITIENNES

[Illustration]

La pauvreté, la faim, le fardeau du soleil, Le meurtrissant
travail de cette enfant vieillie, Qui respire, tressant l'osier
jaune et vermeil, L'odeur du basilic et de l'huile bouillie,

Les fétides langueurs des somnolents canaux, La maison
délabrée où pend une lessive, Les fièvres et la soif, je les
choisis plutôt Que de ne pas tenir votre main chaude et vive

A l'heure où, s'exhalant comme un ardent soupir, Les
cloches de Venise épandent dans l'espace Ce cri voluptueux
d'alarme et de désir: «Jouer, jouer du temps qui passe!»

L'ILE DES FOLLES A VENISE

[Illustration]

La lagune a le dense éclat du jade vert. Le noir allongement
incliné des gondoles Passe sur cette eau glauque et sous le
ciel couvert. ## Ce rose bâtiment, c'est la maison des
folles.

Fleur de la passion, île de Saint-Clément, Que de secrets
bûchers dans votre enceinte ardente! La terre desséchée
exhale un fier tourment, Et l'eau se fige autour comme un
cercle du Dante.

**Ce soir mélancolique où les cieux
sont troublés, Où l'air appesanti
couve son noir orage, J'entends ces
voix d'amour et ces cœurs exilés
Secouer la fureur de leurs mille
mirages!**

Le vent qui fait tourner les algues dans les flots Et
m'apporte l'odeur des nuits de Dalmatie, Guide jusqu'à mon
cœur ces suprêmes sanglots. ## O folie, ô sublime et
sombre poésie!

Le rire, les torrents, la tempête, les cris S'échappent de ces
corps que trouble un noir mystère. Quelle huile adoucira
vos torrides esprits, Bacchantes de l'étroite et démente
Cythère?

Cet automne, où l'angoisse, où la langueur m'étreint, Un
secret désespoir à tant d'ardeur me lie; Déesse sans repos,
sans limites, sans frein, Je vous vénère, active et divine
Folie!

**Pleureuses des beaux soirs voisins de
l'Orient, Déchirez vos cheveux,
égratignez vos joues, Pour tous les
insensés qui marchent en riant, Pour
l'amante qui chante, et pour l'enfant
qui joue.**

O folles! aux judas de votre âpre maison Posez vos yeux
sanglants, contemplez le rivage. C'est l'effroi, la stupeur,
l'appel, la déraison, Partout où sont des mains, des yeux et
des visages.

Folles, dont les soupirs comme de larges flots Harcèlent les
flancs noirs des sombres Destinées, Vous sanglotez du
moins sur votre morne îlot; Mais nous, les cœurs mourants,
nous, les assassinées,

Nous rôdons, nous vivons; seuls nos profonds regards, Qui
d'un vin ténébreux et mortel semblent ivres, Dénoncent par
l'éclat de leurs rêves hagards L'effroyable épouvante où
nous sommes de vivre.

**Par quelle extravagante et morne
pauvreté, Par quel abaissement du
courage et du rêve L'esprit conserve-
t-il sa chétive clarté Quand tout l'être
éperdu dans l'abîme s'achève?**

**O folles, que vos fronts inclinés
soient bénis! Sur l'épuisant parcours
de la vie à la tombe Qui va des cris
d'espoir au silence infini, Se pourrait-
il vraiment qu'on marche sans qu'on
tombe?**

Se pourrait-il vraiment que le courage humain, Sans se
rompre, accueillît l'ouragan des supplices? Douleur, coupe
d'amour plus large que les mains, Avoir un faible cœur, et
qu'un Dieu le remplisse!

**Amazones en deuil, qui ne pouvez
saisir L'ineffable langueur éparse sur
les mondes, Sanglotez! A vos cris de
l'éternel désir, Des bords de l'infini
les amants vous répondent...**

[Illustration]

NUIT VÉNITIENNE

[Illustration]

Deux étoiles d'argent éclairent l'ombre et l'eau, On entend
le léger clapotement du flot Qui baise les degrés du palais
Barbaro;

Une vague, en glissant, répond à l'autre vague: Enlaçante
tristesse, appel dolent et vague. Un vert fanal, sur l'eau,
tombe comme une bague.

Des gondoles s'en vont, paisible glissement. Deux hommes
sont debout et parlent en ramant; On n'entend que la vague
et leur voix seulement...

La nuit est comme un bloc d'agate monotone. Un volet
qu'on rabat, subitement détonne Dans le silence. Où donc
est morte Desdémone?

Un navire de guerre est amarré là-bas. Le vent est si
couché, si nonchalant, si bas, Que le sel de la mer, ce soir,
ne se sent pas.

Venise a la couleur dormante des gravures. Sous le masque
des nuits et sa noire guipure, Deux mains, dans un jardin,

ouvrent une clôture.

Les hauts palais dormants, aux marbres effrités, Luisent sur
le canal somnolent, arrêté, Qui semble une liquide et molle
éternité...

**Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire
et me touche, Puisque la mort, ce
soir, n'a rien qui m'effarouche,
Montez jusqu'à mon cœur, montez
jusqu'à ma bouche...**

[Illustration]

MIDI SONNE AU CLOCHER DE LA TOUR SARRASINE

[Illustration]

*Ne recherche pas la cause de la turbulence: c'est l'affaire de
la mystérieuse nature...*

Midi sonne au clocher de la tour sarrasine. Un calme épanoui pèse sur les collines; Les palmes des jardins font insensiblement Un geste de furtif et doux assentiment. Le vent a rejeté ses claires arbalètes Sur la montagne, entre la neige et les violettes! Les rumeurs des hameaux ont le charme brouillé D'une vague, glissant sur de blancs escaliers... ## O calme fixité, que ceint un clair rivage, L'Amour rayonne au centre indéfini des âges! Un noir cyprès, creusé par la foudre et le vent, Ondulant dans l'air tiède, officiant, rêvant, Semble, par sa débile et céleste prière, Un prophète expirant, entr'ouvert de lumière! ## Aérienne idylle, envollement d'airain, La cloche au chant naïf du couvent franciscain Répond au tendre appel de la cloche des Carmes. L'olivier, argenté comme un torrent de larmes, Imite, en se courbant sous les placides cieux, L'humble adoration des cœurs minutieux... ## Quel vœu déposerai-je en vos mains éternelles, Sainte antiquité grecque, ô Moires maternelles? Déjà bien des printemps se sont ouverts pour

moi. Au pilier résineux de chacun de leurs mois J'ai souffert ce martyre enivrant et terrible, Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible... Je ne verrai plus rien que je n'aie déjà vu. Je meurs à la fontaine où mon désir a bu: Les battements du cœur et les beaux paysages, L'ouragan et l'éclair baisés sur un visage, L'oubli de tout, l'espoir invincible, et plus haut L'extase d'être un dieu qui marche sur les flots; La gloire d'écouter, seule, dans la nature, L'universelle Voix, dont la céleste enflure Proclame dans l'azur, dans les blés, dans les bois, «Ame, je te choisis et je me donne à toi,» Tout cela qui frissonne et qui me fit divine, Je ne le goûterai que comme un front s'incline Sur le miroir, voilé par l'ombre qui descend, Où déjà s'est penché son rire adolescent... ## Mais la fougueuse vie en mon cœur se déchaîne: O son des Angélus dans les faubourgs de Gênes, Tandis qu'au bord des quais, où règne un lourd climat, Les vaisseaux entassés, les cordages, les mâts, Semblent, dans le ciel pâle où la chaleur s'énerve, De noirs fuseaux, tissant la robe de Minerve! Vieille fontaine arabe, au jet d'eau mince et long, Exilée en Sicile, en de secrets vallons. Soirs du lac de Nemi, soirs des villas romaines, Où la noble cascade en déroulant sa traîne Sur un funèbre marbre, imite la pudeur De la Mélancolie, errante dans ses pleurs, Et qu'un faune poursuit sur la rapide pente... ## Muet accablement d'un square d'Agrigente: Jardin tout excédé de ses fleurs, où j'étais La Mémoire en éveil d'un monde qui se tait. Dans ce dormant Dimanche amolli et tenace, Mêlée à l'étendue, éparse dans l'espace, Etrangère à mon cœur, à mes pesants tourments, Je n'étais plus qu'un vaste et pur pressentiment De tous les avenir, dont les heures fécondes S'accompliront sans nous jusqu'à la fin des mondes... ## Chaud silence; et l'élan que donne la torpeur! L'air luit; le sifflement d'un bateau à vapeur Jette son rauque appel à la rive marchande. Une glu argentée entr'ouvre les amandes; De lourds pigeons, heurtés aux arceaux d'un couvent, Font un bruit éclatant de satin et de vent, Comme un large

éventail dans les nuits sévillanes... Sur l'aride sentier, un
pâtre sur un âne Chantonne, avec l'habile et perfide
langueur D'une main qui se glisse et qui cherche le cœur...

**Par ce cristal des jours, par ces
splendeurs païennes, Seigneur,
préservez-nous de la paix
quotidienne Qui stagne sans désir,
comme de glauques eaux! Nous
avons faim d'un chant et d'un
bonheur nouveau! Je sais que l'âpre
joie en blessures abonde, Je ne
demande pas le repos en ce monde;
Vous m'appellez, je vais; votre but est
secret; Vous m'égarez toujours dans
la sombre forêt; Mais quand vous
m'assignez quelque nouvel orage,
Merci pour le danger, merci pour le
courage! A travers les rameaux
serrés, je vois soudain La mer, comme
un voyage exaltant et serein! Je sais
ce que l'on souffre, et si je suis
vivante, C'est qu'au fond de la morne
ou poignante épouvante, Lorsque
parfois ma force extrême se lassait,
Un ange, au cœur cerclé de fer, me
remplaçait... ## Et pourtant, je ne
veux pas amoindrir ma chance D'être**

**le lingot d'or qui brise la balance;
D'être, parmi les cœurs défaillants,
incertains, L'esprit multiplié qui
répond au Destin! Je n'ai pas peur
des jours, du feu, du soir qui tombe;
Dans le désert, je suis nourrie par les
colombes. Je sais bien qu'il faudra
connaître en vous un jour La fin de
tout effort, l'oubli de tout amour,
Nature! dont la paix guette notre
agonie.**

Mais avant cet instant de faiblesse infinie, Traversant les plateaux, les torrents hauts ou secs, Chantant comme faisaient les marins d'Ionie Dans l'odeur du corail, du sel et du varech, J'irai jusqu'aux confins de ces rochers des Grecs, Où les flots démontés des colonnes d'Hercule Engloutissaient les nefs, au vent du crépuscule!...

[Illustration]

[Illustration]

JE N'AI VU QU'UN INSTANT...

Je n'ai vu qu'un instant les pays beaux et clairs, Sorrente, qui descend, fasciné par la mer, Tarente, délaissé, qui fixe d'un œil vague Le silence entassé entre l'air et les vagues; Salerne, au cœur d'ébène, au front blanc et salé, Où la chaleur palpite ainsi qu'un peuple ailé; Amalfi, où j'ai vu de pourpres funérailles Qu'accompagnaient des jeux, des danses et des chants, Surprises tout à coup, sous le soleil

couchant, Par les parfums, croisés ainsi que des
broussailles... Foggia, ravagé de soleil, étonné De luire en
moisissant comme un lis piétiné; Pompéi, pavoisé de murs
peints qui s'écaillent, Pæstum qu'on sent toujours visité par
les dieux, Où le souffle marin tord l'églantier fragile, Où, le
soir, on entend dans l'herbage fiévreux Ce long
hennissement qui montrait à Virgile, Ebloui par son rêve
immense et ténébreux, Apollon consolant les noirs chevaux
d'Achille...

**Ces rivages de marbre embrassés par
les flots, Où les mânes des Grecs
ensevelis m'attirent, Je ne les ai
connus que comme un matelot Voit
glisser l'étendue au bord de son
navire; Ce n'était pas mon sort, ce
n'était pas mon lot D'habiter ces
doux lieux où la sirène expire Dans
un sursaut d'azur, d'écume et de
sanglot! Loin des trop mols climats
où les étés s'enlizen, C'est vous mon
seul destin, vous, ma nécessité,
Rivage de la Seine, âpre et sombre
cité, Paris, ville de pierre et d'ombre,
aride et grise, Où toujours le nuage
est poussé par la brise, Où les
feuillages sont tourmentés par le
vent, Mais où, parfois, l'été, du côté
du levant, On voit poindre un azur si
délicat, si tendre, Que, par la
nostalgie, il nous aide à comprendre
La clarté des jardins où Platon
devisait, La cour blanche où Roxane
attendait Bajazet, La gravité brûlante**

**et roide des Vestales Qu'écrasait le
fardeau des nuits monumentales; La
mer syracusaine où soudain se
répand ## Soupir lugubre et vain que
la nature exhale,-- Le cri du batelier
qui vit expirer Pan... ## Oui, c'est
vous mon destin, Paris, cité des
âmes, Forge mystérieuse où les yeux
sont la flamme, Où les cœurs font un
sombre et vaste rougeoiment, Où
l'esprit, le labeur, l'amour,
l'emportement Elèvent vers les cieux,
qu'ils ont choisis pour cible, Une
Babel immense, éparse, intelligible,
Cependant que le sol, où tout entre à
son tour, En mêlant tous ses morts
fait un immense amour!**

AINSI LES JOURS S'EN VONT...

[Illustration]

Ainsi les jours s'en vont, rapides et sans but, Nous les
appelons doux quand ils sont monotones, Et l'âme, habituée
à combattre, s'étonne De ne plus espérer et de ne souffrir
plus.

Qu'est-ce donc que l'on veut, qu'on espère et prépare, Que
souhaitons-nous donc, quand, l'esprit plus dispos Qu'un

bleu matin qui luit dans le vitrail des gares, Nous sommes
harassés de calme et de repos?

Les délices, la paix ne sont pas suffisantes, Un courageux
élan veut aller jusqu'aux pleurs. La passion convie à des
fêtes sanglantes: Tout est déception qui n'est pas la
douleur!

Souffrir, c'est tout l'espoir, toute la diligence Que nous
mettons à fuir le paisible présent, Lorsque ignorants du but
et tentés par la chance Nous rêvons au départ, brutal et
complaisant.

Je le sais et je songe à mes brûlants voyages, Au sol
oriental, crayeux, sombre et vermeil, Au campanile aigu,
brillant sur le rivage Comme un blanc diamant lancé vers le
soleil!

Je songe au frais palais de Naples, à ses musées Où règne
un blanc climat, nonchalant, engourdi, Où, dans l'albâtre
grec, amplement s'arrondit La face de Junon, éclatante et
rusée!

Je songe à cette salle illustre, où je voyais Des danseuses
d'argent, dans leurs gaines de lave, Fixer sur mon destin,--
fortes, riantes, braves,-- Leurs yeux d'émail, pareils à de
sombres œillets.

Je vois le vieil Homère et ses yeux sans prunelle Où mon
triste regard s'enfonçait pas à pas, Comme ces voiliers qui,
sur la mer éternelle, Se perdent dans la brume et ne
reviennent pas...

Je me souviens de vous, jeune Milésienne, Beau torse mutilé
qui demeurez debout, Comme on voit, en été, les gerbes de
blé roux Noblement se dresser dans l'onde aérienne;

Et de vous, Amazone à cheval, et pliant Sous le choc d'une
flèche impétueuse et fourbe, Et qui semblez mourir
d'amour, en suppliant Le vague meurtrier qui vous blesse et
vous courbe.

Aigle maigre et divin convoitant un enfant, Je vous vois, Jupiter, auprès de Ganymède; Votre œil de proie, où brille un amour sans remède, Mêlé un rêve soumis à vos airs triomphants.

Je me souviens de vous, jeune guerrier de marbre, Agile
Harmodius auprès de votre ami, Qui figurez, levant vos deux
bras à demi, L'élan de l'épervier et du vent dans les arbres!

Qu'il fut beau le voyage anxieux que je fis Sur des rives
qu'assaille un été frénétique! Et je songe, ce soir, avec un
cœur surpris, A ces temps où ma vie, errante et nostalgique,

Ressemblait par ses pleurs, ses rêves, ses défis, Son ardeur
à mourir et ses sursauts lyriques, Aux groupes des héros
dans les musées antiques...

[Illustration]

LE RETOUR AU LAC LÉMAN

[Illustration]

Je retrouve le calme et vaste paysage: C'est toujours sur les
monts, les routes, les rivages, Vos gais bondissements,
chaleur aux pieds d'argent! Le monde luit au sein de l'azur
submergeant Comme une pêcherie aux mailles d'une nasse;
Je vois, comme autrefois, sur le bord des terrasses, Des
jeunes gens; l'un rêve, un autre fume et lit; Un balcon,
languissant comme un soir au Chili, Couve d'épais parfums
à l'ombre de ses stores. Le lac, tout embué d'avoir noyé
l'aurore, Encense de vapeurs le paresseux été; Et le jour

traîne ainsi sa parfaite beauté Dans une griserie indolente et muette. Soudain l'azur fraîchit, le soir vient; des mouettes S'abattent sur les flots; leur vol compact et lourd Qui semble harceler la faiblesse du jour Donne l'effroi subit des mauvaises nouvelles... Il semble, tant l'éther est comblé par des ailes, Que quelque arbre géant, par le vent agité, Laisse choir ce feuillage agile et duveté. Et le soleil s'abaisse, et, comme un doux désastre, Frappé par les rayons du soleil vertical Tout s'attriste, languit; le lac oriental A le liquide éclat des métaux dans les astres; Et le cœur est soudain par le soir attaqué...

Et tous deux nous marchons sur les dalles du quai. Nous sommes, un instant, des vivants sur la terre; Ces montagnes, ces prés, ces rives solitaires Sont à nous; et pourtant je ne regarde plus Avec la même ardeur un monde qui m'a plu. Je laisse s'écouler aux deux bords de mon âme Les ailes, les aspects, les effluves, les flammes; Je ne répondrai pas à leur frivole appel: Mon esprit tient captifs des oiseaux éternels. Je ne regarde plus que la cime croissante Des arbres, qui toujours s'efforçant vers le ciel, Détachant leur regard des plaines nourissantes, Écoutent la douceur du soir confidentiel Et montent lentement vers la lune ancienne... Je songe au noble éclat des nuits platoniciennes, A la flotte détruite un soir syracusain, A Eschyle, inhumé à l'ombre des raisins, Dans Géla, sous la terre heureuse de Sicile. Je songe à ces déserts où florissaient des villes; A cet entassement de siècles et d'ardeur Que le soleil toujours, comme un divin voleur, Va puiser dans la tombe et redonne à la nue. Je songe à la vie ample, antique, continue; Et à vous, qui marchez près de moi, et portez Avec moi la moitié du rêve et de l'été; A vous, qui comme moi, témoin de tous les âges, Tenez l'engagement, plein d'un grave courage, De bien vous souvenir, en tout temps, en tout lieu, Que l'homme en insistant réalise son Dieu, Et qu'il a pour devoir, dans la

Nature obscure, De la doter d'une âme intelligible et pure,
De guider l'Univers avec un cœur si fort Que toujours soit
plus beau chaque instant qui se lève; Et d'écouter avec un
mystique transport Les sublimes leçons que donnent à nos
rêves L'infatigable voix de l'amour et des morts...

[Illustration]

OCTOBRE ET SON ODEUR...

[Illustration]

Octobre, et son odeur de vent, de brou de noix, D'herbage,
de fumée et de froides châtaignes, Répand comme un
torrent l'alerte désarroi Du feuillage arraché et des fleurs qui
s'éteignent.

Dans l'éther frais et pur, et clair comme un couteau, Le
soleil romanesque en hésitant arrive, Et sa paille dorée est
comme un clair chapeau Dont les bords lumineux s'inclinent
sur la rive...

**Automne, quel est donc votre
séduction? Pourquoi, plus que l'été,
engagez-vous à vivre? Bacchante aux
froides mains, de quelle région
Rapportez-vous la pomme au goût
d'ambre et de givre?**

Dans votre air épuré, argentin, élagué, On entend
bourdonner une dernière abeille. Le soleil, étourdi et déjà
fatigué, Ne s'assied qu'un instant à l'ombre de la treille;

Les rosiers, emmêlés aux rayons blancs du jour, Les dahlias,
voilés de gouttes d'eau pesantes, Sont encore encerclés de
guêpes bruissantes, Mais la rouille du temps les gagne tour
à tour.

La fontaine sanglote une froide prière; Dans le saule, un
oiseau semble faire le guet, Tant son cri est prudent,
défiant, inquiet. Mais les cieux, les doux cieux, ont des lacs
de lumière...

**Ces glauques flamboiements, cette
poussière d'or, Cet azur, embué
comme une pensée ivre, Ces soleils
oscillant comme un vaisseau qui sort
De la rade, chargé de baumes et de
vivres, Flotteront-ils au toit d'un
couvent florentin, Sur les verts
bananiers des Iles Canaries, Dans un
vallon d'Espagne, où jamais ne
s'éteint L'écarlate lampion des
grenades mûries, Tandis que nous
entrons dans l'hiver obsédant, Dans
l'étroite saison, où, seule, la musique
Fait un espace immense, et semble
un confident Qui, saturé des pleurs
de nos soirs nostalgiques,**

Les porte jusqu'aux cieux, avec un cri strident!

[Illustration]

LES RIVES ROMANESQUES

[Illustration]

Soir paresseux des lacs, douceur lente des rames Qui, sur
l'eau susceptible, élancez des frissons, Romanesque
blancheur des terrasses, chansons Que des nomades font

retentir, où se pâme Le vocable éternel du triste amour,
quelle âme Tromperez-vous ce soir par votre déraison?

L'absorbante chaleur voile les monts d'albâtre, Un généreux
feuillage abrite les chemins, Les hameaux ont l'odeur du
laitage et de l'âtre; Et les montagnes sont, dans l'espace
bleuâtre, Hautes et torturées comme un courage humain.

Au loin les voiliers las ont l'air de tourterelles, Qui, dans ce
paradis liquide et sommeillant, Renonçant à l'éther laissent
flotter leurs ailes Et gisent, transpercés par le flot scintillant.

Et la nuit vient, serrant ses mailles d'argent sombre Sur
l'Alpe bondissante où le jour ruisselait, Et c'est comme un
subit, sournois coup de filet Capturant l'horizon, qui palpite
dans l'ombre Comme un peuple d'oiseaux aux voûtes d'un
palais...

Un vert fanal au port tremble dans l'eau tranquille; Tout a la
calme paix des astres arrêtés; Il semble qu'on soit loin des
champs comme des villes; L'air est ample et profond dans
l'immobilité; Et l'on croit voir jaillir de sensibles idylles De
toute la douceur de cette nuit d'été!

**Pourquoi nous trompez-vous, beauté
des paysages, Aspect fidèle et pur
des romanesques nuits, Engageante
splendeur, vent courant comme un
page, Secrète expansion des odeurs,
calme bruit, Silencieux désirs
montant du fond des âges?**

Pourquoi nous faites-vous espérer le bonheur Quand, par de
là les lois, l'esprit, la conscience, Vous ressemblez au but
qu'entrevoit le coureur? Dans un séjour où rien n'est péché
ni douleur, Sous l'arbre désormais béni de la science Vous
convoquez les corps et les cœurs pleins d'ardeur!

Mais, hélas! les humains et la grande Nature N'échangent
plus leur sombre et différente humeur; Entre eux tout est
mensonge, épouvante, imposture; Les souhaits infinis, les
peines, les blessures Ne trouvent pas en elle un remède à
leurs pleurs. La terre indifférente, exhalant ses senteurs, N'a
d'accueil maternel que pour celui qui meurt.

**Terre, prenez les morts, soyez douce
à leur rêve; Serrez-les contre vous,
rendez-les éternels, Donnez-leur des
matins de rosée et de sève, Mêlez-les
à vos fruits, vos métaux et vos sels.**

Qu'ils soient participants à vos soins innombrables, Que,
depuis le sol noir jusqu'au divin éther, Plus légers, plus
nombreux que les vents du désert, Ils aillent, légion furtive,
impondérable!

Mais nous, nous ne pouvons qu'être des cœurs humains:
Nous habitons l'esprit, les passions, la foule; Nous sommes
la moisson et nous sommes la houle; Nous bâtissons un
monde avec nos tristes mains; Et tandis que le jour
insouciant se lève Sans jamais secourir ou protéger nos
rêves, La force de nos cœurs construit les lendemains...

[Illustration]

[Illustration]

AU PAYS DE ROUSSEAU

Le lac, plus lent qu'une huile azurée, se repose, Et le doux
ciel, couleur d'abricot et de rose, Penche sur lui sa calme et
pensive langueur. Les grillons, dans les prés, ont commencé
leurs chœurs: Scintillement sonore, et qui semble un
cantique Vers la première étoile, humble et mélancolique,
Qui fait trembler aux cieux sa liquide lueur...

L'automne épand déjà ses fumeuses odeurs.

Un voilier las, avec ses deux voiles dressées, Rêve comme
un clocher d'église délaissée. Touffus et frémissants dans le
soir spacieux, Les peupliers ont l'air de hauts cyprès joyeux;
Au bord des champs où flotte une vapeur d'albâtre Les
cloches des troupeaux semblent fêter le pâtre. Teinté de
sombre argent, un cèdre contourné A le tumulte obscur d'un
nuage enchaîné Qui roule sur l'éther sa foudre ténébreuse...
Et l'ombre vient, luisante, épandue, onctueuse. Les
montagnes sur l'eau pèsent légèrement; Tout semble
délicat, plein de détachement, On ne sait quelle éparse et
vague quiétude Médite. Un clair fanal, douce sollicitude,
Egoutte dans les flots son rubis scintillant. ## O nuits de
Lamartine et de Chateaubriand! Vent dans les peupliers,
sources sur les collines, Tintement des grelots aux coursiers
des berlines, Villages traversés, secrète humidité Des
vallons où le frais silence est abrité! Calme lampe aux
carreaux d'une humble hôtellerie, Bruit pressé des torrents,
travaux des bûcherons, Vieux hêtres abattus dont les
écorces font Flotter un parfum d'eau et de menuiserie,
Quoi! j'avais délaissé vos poignantes douceurs? Retirée en
un grave et mystique labeur, Le regard détourné, l'âme
puissante et rude, Je montais vers ma paix et vers ma
solitude!

**Nature, accordez-moi le plus d'amour
humain, Le plus de ses clartés, le
plus de ses ténèbres, Et la grâce
d'errer sur les communs chemins,
Loin de toute grandeur isolée et
funèbre;**

Accordez-moi de vivre encor chez les vivants, D'entendre
les moulins, le bruit de la scierie, Le rire des pays égayés
par le vent, Et de tout recevoir avec un cœur qui prie,

Un cœur toujours empli, toujours communicant, Qui ne veut
que sa part de la tâche des autres, Et qui ne rêve pas à
l'écart, évoquant L'auréole orgueilleuse et triste des
apôtres!

Que tout me soit amour, douceur, humanité: La vigne, le
village et les feux de septembre, Les maisons rapprochées
de si bonne amitié, L'universel labeur dans le secret des
chambres;

Et que je ne sois plus,--au-dessus des abîmes Où mon
farouche esprit se tenait asservi,-- Comme un aigle blessé
en atteignant les cimes, Qui ne peut redescendre, et qu'on
n'a pas suivi!

[Illustration]

UN SOIR EN FLANDRE

[Illustration]

Ah! si d'ardeur ton cœur expire, Si tu meurs d'un rêve
hautain, Descends dans le calme jardin, Ne dis rien,
regarde, respire;

Le parfum des pois de senteur Ouvre ses ailes et se pâme;
Le ciel d'azur, le ciel de flamme, Est sombre à force de
chaleur!

Demeure là, les mains croisées, Les yeux perdus à l'horizon,
A voir luire sur les maisons Les toits aux pentes ardoisées.

Des coqs, chantant dans le lointain, Soupirent comme des
colombes Sous la chaleur qui les surplombe. Le soir semble
un brumeux matin.

Douceur du soir! le hameau fume, La rue est vive comme un
quai Où le poisson est débarqué; Un pigeon flotte, blanche
écume.

Vois, il n'y a pas que l'amour Sur la profonde et douce terre;
Sache aimer cet autre mystère: L'effort, le travail, le labour.

Des corps, que la vie exténue, S'en viennent sur les pavés
bleus; Les bras, les visages caeux Sont emplis de joie
ingénue.

Un homme tient un arrosoir; Ce plumage d'eau se balance
Sur les choux qui, dans le silence, Goûtent aussi la paix du
soir.

Il se forme au ciel un nuage; Regarde les bonds, les
sursauts, De quatre tout petits oiseaux, Qui volent sur le ciel
d'orage!

Un œillet tremble, secoué D'un coup vif de petite trique,
Quand le lourd frelon électrique A sa tige reste cloué.

Par la vapeur d'eau des rivières Les prés verts semblent
enlacés; Le soir vient, les bruits ont cessé; ## Etranger,
mon ami, mon frère,

Il n'est pas que la passion, Que le désir et que l'ivresse, La
nature aussi te caresse D'une paisible pression;

Les rêves que ton cœur exhale Te font gémir et défaillir;
Eteins ces feux et viens cueillir Le jasmin aux quatre
pétales.

Abdique le sublime orgueil De la langueur où tu t'abîmes, Et
vois, flambeau des vertes cimes, Bondir le sauvage écureuil!

[Illustration]

BONTÉ DE L'UNIVERS QUE JE CROYAIS ÉTEINTE...

Bonté de l'univers que je croyais éteinte, Tant vous aviez
déçu la plus fidèle ardeur, Je ressens aujourd'hui vos suaves
atteintes; Ma main touche, au jardin succulent de moiteur,
Le sucre indigo des jacinthes!

Les oiseaux étourdis, au vol brusque ou glissant, Dans le
bleuâtre éther qu'emplit un chaud vertige, D'un gosier tout
enduit du suc laiteux des tiges Font jaillir, comme un lis,
leurs cris rafraîchissants!

**Et, bien que le beau jour soit loin de
la soirée, Bien qu'encor le soleil
étende sur les murs Sa nappe de
safran éclatante et moirée, Déjà la
molle lune, au contour pâle et pur,
Comme un soupir figé rêve au fond de
l'azur...**

CHALEUR DES NUITS D'ÉTÉ...

[Illustration]

O nuit d'été, maladie inconnue, combien tu me fais mal!
JULES LAFORGUE.

Chaleur des nuits d'été, comme une confidence Dans
l'espace épandue, et semblant aspirer Le grand soupir des
cœurs qui songent en silence, Je vous contemple avec un
désespoir sacré!

Les passants, enroulés dans la moiteur paisible De cette
nuit bleuâtre au souffle végétal, Se meuvent comme au fond
d'un parc oriental L'ombre des rossignols furtifs et
susceptibles.

Une femme, un enfant, des hommes vont sans bruit Dans la
rue amollie où le lourd pavé luit; C'est l'heure où les Destins
plus aisément s'acceptent: Tout effort est dans l'ombre
oisive relégué. Les parfums engourdis et compacts
interceptent La circulation des zéphyrs fatigués.

Il semble que mon cœur soit plus soumis, plus sage; Je
regarde la terre où s'entassent les âges Et la voûte du ciel,

pur, métallique et doux. Se peut-il que le temps ait, malgré mes courroux, Apaisé mon délire et son brûlant courage, Et qu'enfin mon espoir se soit guéri de tout?

La lune éblouissante appuie au fond des nues Son sublime débris ténébreux et luisant, Et la nuit gît, distraite, insondable, ingénue; Son chaud torrent sur moi abondamment descend Comme un triste baiser négligent et pesant.

Deux étoiles, ainsi que deux âmes plaintives, Semblent accélérer leur implorant regard. L'univers est posé sur mes deux mains chétives; Je songe aux morts, pour qui il n'est ni tôt, ni tard, Qui n'ont plus de souhaits, de départs et de rives.

Que de jours ont passé sur ce qui fut mon cœur, Sur l'enfant que j'étais, sur cette adolescente Qui, fière comme l'onde et comme elle puissante, Luttait par son amour contre tout ce qui meurt! Pourtant, rien n'a pâli dans ma chaude mémoire, Mon rêve est plus constant que le roc sur la mer; Mais un besoin vivant, fougueux, aride, amer, Veut que mon cœur poursuive une éternelle histoire Et cherche en vain la source au milieu du désert. ## Et je regarde, avec une tristesse immense, Dans le ciel glauque et lourd comme un auguste pleur, L'étoile qui palpite ainsi que l'espérance, Et la lune immobile au-dessus de mon cœur...

[Illustration]

AUTOMNE

[Illustration]

Puisque le souvenir du noble été s'endort, Automne, par quel âpre et lumineux effort, ## Déjà toute fanée, abattue et moisie, Jetez-vous ce brûlant accent de poésie? Votre

feuillage est las, meurtri, presque envolé. C'est fini, la
beauté des vignes et du blé; Le doux corps des étés en vous
se décompose; Mais vous donnez ce soir une suprême rose.

**Ah! comme l'ample éclat de ce
dernier beau jour Soudain réveille en
moi le plus poignant amour! Comme
l'âme est par vous blessée et
parfumée, Triste Automne, couleur de
nèfle et de fumée!...**

ARLES

[Illustration]

Mes souvenirs, ce soir, me séparent de toi; Au-dessus de tes yeux, de ta voix qui me parle, De ce frais horizon d'églises et de toits, J'entends, dans ma mémoire où frémit leur émoi, Les hirondelles sur le ciel d'Arles!

La nuit était torride à l'heure du couchant. Les doux cieux languissaient comme une barcarolle; Deux colonnes des Grecs, levant leurs bras touchants, Semblaient une Andromaque éplorée, et cherchant A fléchir une ombre qui s'envole!

Ce qu'un beau soir contient de perfide langueur Ployait dans un silence empli de bruits infimes; Je regardais, les mains retombant sur mon cœur, Briller ainsi qu'un vase où coule la chaleur, Le pâle cloître de Saint-Trophime!

Une brise amollie et peinte de parfums, Glissait, silencieuse, au bord gisant du Rhône. Tout ce que l'on obtient me semblait importun, Mes pensers, mes désirs, s'éloignaient un à un Pour monter vers d'invisibles zones!

O soleil, engourdi par les senteurs du thym, Parfums de poivre et d'huile épandus sur la plaine, Rochers blancs, éventés, où, dans l'air argentin, On croit voir, se gorgeant des flots du ciel latin, Les rapides Victoires d'Athènes!

Soir torturé d'amour et de pesants tourments, Grands songes accablés des roseaux d'Aigues-Mortes, Musicale torpeur où volent des flamants, Couleur du soir divin qui promets et qui ments, C'est ta détresse qui me transporte!

Ah! les amants unis, qui dorment, oubliés, Dans les doux Alysamps bercés du clair de lune, Connaissent, sous le vent léger des peupliers, Le bonheur de languir, assouvis et liés, Dans la même amoureuse infortune;

Mais les corps des vivants, aspirés par l'été, Sont des sanglots secrets que tout l'azur élance. Je songeais sans parler, lointaine à vos côtés; Qui jamais avouera l'âpre infidélité D'un cœur sensuel, dans le silence!...

[Illustration]

LA NUIT FLOTTE...

[Illustration]

La nuit flotte, amollie, austère, taciturne, Impérieuse; elle est funèbre comme une urne Qui se clôt sur un vague et sensible trésor. Un oiseau, intrigué, dans un arbre qui dort, Paraît interroger l'ombre vertigineuse. La lune au sec éclat semble une île pierreuse; Cythère aride et froide où tout désir est mort.

Une vague rumeur émane du silence. Un train passe au lointain, et son essoufflement Semble la palpitante et paisible cadence Du coteau qui respire et songe doucement...

Un parfum délicat, abondant, faible et dense, Mouvant et spontané comme des bras ouverts, Révèle la secrète et nocturne existence Du monde végétal au souffle humide et vert.

Et je suis là. Je n'ai ni souhait, ni rancune; Mon cœur s'en est allé de moi, puisque ce soir Je n'ai plus le pouvoir de mes grands désespoirs, Et que, paisiblement, je regarde la lune.

Je suis la maison vide où tout est flottement. Mon cœur est comme un mort qu'on a mis dans la tombe; J'ai longuement suivi ce bel enterrement, Avec des cris, des deuils, du sang, des tremblements, Et des égorgements d'agneaux et de colombes.

Mais le temps a séché l'eau des pleurs et le sel. D'un œil indifférent, sans regret, sans appel, Eclairé par la calme et triste intelligence, Je regarde la voûte immense, où les mortels Ont suspendu les vœux de leur vaine espérance,

Et je ne vois qu'abîme, épouvante, silence; Car, ô nuit! vous gardez le deuil continuel De ce que rien d'humain ne peut être éternel...

[Illustration]

L'ÉVASION

[Illustration]

Libre! comprends-tu bien! être libre, être libre! Ne plus porter le poids déchirant du bonheur, Ne plus sentir l'amère et suave langueur Envahir chaque veine, amollir chaque fibre!

Libre, comme une biche avant le chaud printemps! Bondir
sans rechercher l'ardeur de la poursuite, Et, dans une
ineffable et pétulante fuite, Disperser la nuée et les vents
éclatants!

Se vêtir de fraîcheur, de feuillage, de prismes, S'éclabousser
d'azur comme d'un flot léger; Goûter, sous les parfums
compacts de l'oranger, Un jeune, solitaire et joyeux
héroïsme!

**A peine l'aube naît, chaque maison
sommeille; L'atmosphère, flexible et
prudente corbeille, Porte le monde
ainsi que des fruits nébuleux. On
croit voir s'envoler le coteau mol et
bleu. Tout à coup, le soleil, ramassé
dans l'espace, Eclate, et vient viser
toute chose qui passe; La brise,
étincelante et forte comme l'eau,
Jette l'odeur des fleurs sur le cœur
des oiseaux, Mêle les flots marins,
dont la cime moelleuse Fond dans
une douceur murmurante,
écumeuse... Que mon front est
joyeux, que mes pas sont dansants!
Je m'élançe, je marche au bord des
cieux glissants: Dans mes songes,
mes mains se sont habituées A
dénouer le voile odorant des nuées!
L'étendue argentée est un tapis
mouvant Où court la verte odeur des
figuiers et du vent; Dans les jardins
bombés, qu'habite un feu bleuâtre,
Les épais bananiers, au feuillage en**

**haillons, Elancent de leurs flancs,
crépitants de rayons, Le fougueux
bataillon des fruits opiniâtres. Je
regarde fumer l'Etna rose et neigeux;
Les enfants, sur les quais, ont
commencé leurs jeux. Chaque
boutique, avec ses câpres, ses
pastèques, Baisse sa toile; on voit
briller l'enseigne grecque Sur la
porte, qu'un jet de tranchante clarté
Fait scintiller ainsi qu'un thon que le
flot noie; Tout est délassement,
espoir, activité; Mais quel désir
d'amour et de fécondité, Hélas!
s'éveille au fond de toute grande
joie!**

• ° ■ ■ *

Et pour un nouveau joug, ô mortels! Eros ploie La branche
fructueuse et forte de l'été...

[Illustration]

CEUX QUI N'ONT RESPIRÉ...

[Illustration]

Ceux qui n'ont respiré que les nuits de Hollande, Les tulipes
des champs, les graines des bouleaux, Le vent rapide et

court qui chante sur la lande, Les quais du Nord jetant leur
goudron sur les flots,

Ceux qui n'ont contemplé que les blés et les vignes
Croissant tardivement sous des cieux incertains, Qui n'ont
vu que la blanche indolence des cygnes Que Bruges fait
flotter dans ses brumeux matins,

Ceux pour qui le soleil, au travers du mélèze, Pendant les
plus longs jours d'avril ou de juillet, Remplace la splendeur
des campagnes malaises, Et les soirs sévillans enivrés par
l'œillet,

Ceux-là, vivant enclos dans leurs frais béguinages,
Souhaitent le futur et vague paradis, Qui leur promet un
large et flamboyant voyage Où s'embarquent les cœurs
confiants et hardis.

Mais ceux qui, plus heureux, ont connu votre audace, O
bleuâtre Orient! Incendie azuré, Prince arrogant et fier,
favori de l'espace, Monstre énorme, alangui, dévorant et
doré;

Ceux qui, sur le devant de leur ronde demeure, Coupole
incandescente, opacité de chauds, Ont vu la haute palme
éparpiller les heures, Qui passent sans marquer leurs pieds
sur les cieux chauds;

Ceux qui rêvent le soir dans le grand clair de lune, ##
Aurore qui soudain met sa robe d'argent Et trempe de clarté
la rue étroite et brune, Et le divin détail des choses et des
gens,

Ceux qui, pendant les nuits d'ardente poésie, Egrenant un
collier fait de bois de cyprès, Contemplant, aux doux sons
des guitares d'Asie, Le long scintillement d'un jet d'eau
mince et frais,

Ceux-là n'ont pas besoin des infinis célestes; Nul immortel jardin ne surpasse le leur; Ils épuisent le temps, pendant ces longues siestes Où leur corps étendu porte l'ombre des fleurs.

Leur âme nonchalante, et d'azur suffoquée, Cherche la Mort, pareille à l'ombrage attiédi Que font le vert platane et la jaune mosquée Sur le col des pigeons, attristés par midi...

[Illustration]

LE CIEL BLEU DU MILIEU DU JOUR...

[Illustration]

Le ciel bleu du milieu du jour vibre, travaille, Encourage les champs, les vignes, les semailles, Comme un maître exalté au milieu des colons! Tout bouge; sous les frais marronniers du vallon, L'abeille noire, avec ses bonds soyeux et brusques, Semble un éclat volant de quelque amphore étrusque. Sur les murs villageois, le vert abricotier S'écartèle, danseur de feuillage habillé. Les parfums des jardins font au-dessus du sable, Une zone qui semble au cœur infranchissable. L'air fraîchit. On dirait que de secrets jets d'eau Sous les noirs châtaigniers suspendent leurs arceaux. L'hirondelle, toujours par une autre suivie, Tourne, et semble obéir à des milliers d'aimants: L'espace est sillonné par ces rapprochements... ## Et parfois, à côté de cette immense vie On voit, protégé par un mur maussade et bas, Le cimetière où sont, sans regard et sans pas, Ceux pour qui ne luit plus l'étincelante fête, Qui fait d'un jour d'été une heureuse tempête! Hélas! dans le profond et noir pays du sol, Malgré les cris du geai, le chant du rossignol, Ils dorment. Une enfant, sans frayeur, près des tombes, Traîne un jouet brisé qui ricoche et retombe. Ils sont là, épandus dans les lis nés sur eux, Ces doux indifférents, ces grands

silencieux; Et la route qui longe et contourne leur pierre,
Eclate, rebondit d'un torrent de poussière Que soulève, en
passant, le véhément parcours Des êtres que la mort prête
encor à l'amour... ## Et moi qui vous avais délaissée,
humble terre, Pour contempler la nue où l'âme est solitaire,
Je sais bien qu'en dépit d'un rêve habituel, Nul ne saurait
quitter vos chemins maternels. En vain, l'intelligence, agile
et sans limite, Avidé d'infini, vous repousse et vous quitte;
En vain, dans les cieux clairs, de beaux oiseaux pensants
Peuplent l'azur soumis d'héroïques passants, Ils seront
ramenés et liés à vos rives, Par le poids du désir, par les
moissons actives, Par l'odeur des étés, par la chaleur des
mains...

**Vaste Amour, conducteur des éternels
demains, Je reconnais en vous
l'inlassable merveille, L'inexpugnable
vie, innombrable et pareille: O
croissance des blés! ô baisers des
humains!**

[Illustration]

LA TERRE

[Illustration]

Je me suis mariée à vous	Terre fidèle,
active et tendre,	Et chaque soir je viens
surprendre	Votre arôme secret et doux.

Ah! puisque le divin Saturne Porte un anneau qui luit
encore, Je vous donne ma bague d'or, Petite terre taciturne!

Elle est comme un soleil étroit,	Elle
est couleur de moisson jaune,	Aussi chaude qu'un
jeune faune	Puisqu'elle a tenu sur mon doigt!

--Et qu'un jour, dans l'espace immense, Brille, ceinte d'un
lien doré, La Terre où j'aurai respiré Avec tant d'âpre
véhémence!

UN SOIR A LONDRES

[Illustration]

Les parfums vont en promenade Sur l'air brumeux, Une âme
ennuyée et malade Flotte comme eux.

Les rhodendrons des pelouses, D'un lourd éclat, Semblent
des collines d'arbruses Et d'ananas.

Un temple grec dans le feuillage Semble un secret, Où
Vénus voile son visage Dans ses doigts frais.

O petit fronton d'Ionie, Que tu me plais, Dans la langoureuse
agonie D'un soir anglais!

Je t'enlace, je veux suspendre A ta beauté, Mon cœur, ce
rosier le plus tendre De tout l'été.

**Mais sur tant de langueur divine Quel
souffle prompt? Je respire l'odeur
saline, Et le goudron!**

C'est le parfum qui vient d'Irlande, C'est le vent, c'est
L'odeur des Indes, qu'enguirlande L'air écossais!

**O toi qui romps, écarter, creuses Le
ciel d'airain, Rapide odeur
aventureuse Du vent marin.**

Va consoler, dans le Musée Au beau renom, La divine frise
offensée Du Parthénon!

Va porter l'odeur des jonquilles, Du raisin sec, Aux vierges
tenant les faucilles Et le vin grec.

Cavalerie athénienne, O jeunes gens! Guirlande héroïque et païenne Du ciel d'argent;

Miel condensé de la nature, O cire d'or, Gestes joyeux,
sainte Ecriture, Céleste accord!

Phalange altière et sans seconde, O rire ailé, Bandeau royal
au front du monde, Cœur déroulé.

Prenez votre place éternelle, Votre splendeur, Dans l'infini
de ma prunelle Et de mon cœur...

• ○ ■ ■ *

Une maison de brique rouge Tremble sur l'eau, On entend un oiseau qui bouge Dans le sureau.

Quelle céleste main fait fondre La brume et l'or Des
nébuleux matins de Londres Et de Windsor?

Des chevreuils, des biches, en bande, D'un pied dressé
Semblent rôder dans la légende Et le passé.

La pluie attache sa guirlande Au bois en fleur: ## Ecoute, il
semble qu'on entende Battre le cœur

De l'intrépide Juliette, Ivre d'été, Qui bondit, sanglote,
halette De volupté;

De Juliette qui s'étonne D'être, en ces lieux, Plus amoureuse
qu'à Vérone Près des ifs bleus.

Tout tremble, s'exalte, soupire; Ardent émoi. O Juliette de Shakspeare, Comprenez-moi!...

[Illustration]

RIVAGES CONTEMPLÉS

[Illustration]

Rivages contemplés au travers de l'amour, Horizon familier
comme une salle ronde, Où nos yeux enivrés
s'interrogeaient toujours, Dans quel sensible atlas, sur
quelle mappemonde, Reverrai-je vos soirs précis et colorés,
Les suaves chemins où nos pas ont erré Et que nos cœurs,
emplis d'ardeur triste et profonde, Avaient rendus plus
beaux que la beauté du monde?

LA LANGUEUR DES VOYAGES

[Illustration]

Le matinal plaisir du soleil dans l'herbage, Dessinant des
ruisseaux d'intangible cristal; Les cieux d'été, plus chauds
qu'un sensuel visage Opprimé de désir, altéré d'idéal; Le
hameau romantique au creux d'un roc stérile; Des jardins de
dattiers, épais ainsi qu'un toit; L'arrivée, au matin, dans
d'étrangères villes, Où, soudain, l'on se sent libéré comme
une île Que bat de tous côtés un flot discret et coi; Le
bitumeux parfum d'une rade en Hollande, Le bruit de forge
en feu des vaisseaux roux et noirs Que la noble denrée
exotique achalande; Enfin, surtout, l'odeur et la couleur des
soirs, Ont, pour le voyageur que le désir oppresse Et que

guide un mystique et rêveur désespoir, L'insistante
langueur qui prélude aux caresses...

[Illustration]

LE PRINTEMPS DU RHIN

(STRASBOURG)

Le vent file ce soir, sous un mol ciel d'airain, Comme un
voilier sur l'Atlantique. On entend s'éveiller le Printemps
souverain, A la fois plaintif et bachique;

Un abondant parfum, puissant, traînant et las Triomphe et
pourtant se lamente. Le saule a de soyeux bourgeons de
chinchilla Epars sur la plaine dormante.

Un bouleversement hardi, calme et serein A rompu et
soumis l'espace; Les messages des bois et l'effluve marin
S'accostent dans le vent qui passe!

Comment s'est-il si vite engouffré dans les bois, Ce dieu des
sèves véhémentes? Tout encore est si sec, si nu, si mort de
froid! ## C'est l'invisible qui fermente!

Là-bas, comme un orage aigu, accumulé, La flèche de la
cathédrale Ajoute le fardeau de son sapin ailé A ce ciel qui
défaille et qui râle.

**Et moi qui, d'un amour si grave et si
puissant, Contenais la rive et le
fleuve, Je sens qu'un mal divin veut
détourner mon sang De la tristesse
où je m'abreuve;**

Je sens qu'une fureur rôde aux franges des cieux, Se
suspend, pèse et se balance. Le printemps vient ravir nos
rêves anxieux; C'est la fouguese insouciance!

C'est un désordre ardent, téméraire, et si sûr De sa tâche
auguste et joyeuse, Que, comme une ivre armée en fuite
vers l'azur, Nous courons vers la nue heureuse.

Nous sommes entraînés par toutes les vapeurs Qui
tressaillent et qui consentent, Par les sonorités, les secrets,
les torpeurs, Par les odeurs réjouissantes!

**Mais non, vous n'êtes pas l'universel
Printemps, O saison humide et ployée
Que j'aspire ce soir, que je touche et
j'entends, Qui m'avez brisée et
noyée!**

Vous êtes le parfum que j'ai toujours connu, Depuis ma
stupeur enfantine; La présence aux beaux pieds, le regard
ingénu De ma chaude Vénus latine!

Vous êtes ce subtil joueur de tambourin A qui les montagnes
répondent, Et dont le chant nombreux anime sur le Rhin La
vive effusion de l'onde!

Vous êtes le pollen des hêtres et des lis, L'amoureuse et
vaste espérance, Et les brûlants soupirs que les nuits
d'Eleusis Ont légués à l'Ile-de-France!

C'est à moi que ce soir vous livrez le secret De votre grâce
turbulente; Les autres ne verront que l'essor calme et frais
De votre croissance si lente.

Les autres ne verront,--Alsace aux molles eaux Qu'un zéphyr
moite endort et creuse,-- Que vos étangs gisants, qui
frappent de roseaux Votre dignité langoureuse!

Les autres ne verront que vos remparts brisés, Que vos
portes toujours ouvertes, Où passe sans répit, sous un
masque apaisé, Le tumulte des brises vertes!

Les autres ne verront, ô ma belle cité, Que la grave et
sombre paupière De tes toits inclinés, qui font à ta fierté Un
voile d'ombre et de prière.

Ils ne verront, ceux-là, de ton songe éternel, Que ta plaine
qui rêve et fume, Que tes châteaux du soir, endormis dans
le ciel. ## J'ai vu ton frein couvert d'écume!

Ceux-là ne sauront voir, à ton balcon fameux, Que la
Marseillaise endormie; ## Moi j'ai vu le soleil, de son égide
en feu, Empourprer ta feinte accalmie.

Les autres ne verront que ce grand champ des morts, Où le
Destin s'assied, hésite, Et contemple le temps assoupi sur
les corps... ## Moi j'ai vu ce qui ressuscite!

[Illustration]

CE MATIN CLAIR ET VIF...

[Illustration]

Ce matin clair et vif comme un midi du pôle, Où le vent
vient filer le blanc coton des saules, Où, sur le pré touffu, de
guêpes entr'ouvert, On croit voir crépiter un large soleil
vert, Où glissent sur le Rhin, que franchit la cigogne, Les
chalands engourdis qui montent vers Cologne, Où le village,
avec ses lumineux sursauts, Semble un cercle d'enfants
jouant avec de l'eau; Où j'entends dans les airs les pliantes
musiques Que font en se croisant les brises élastiques; Ce
matin exalté, qui, stagnant ou volant, Semble appuyer à
tout un baiser violent, Où la blanche chaleur, somnolente
tigresse, Reprend tout l'univers dans sa vaste caresse. Je
songe, ô mon ami, dont je presse la main, Aux forces du
silence et du désir humain, Puisque le plus profond et plus
lourd paysage Ne vient que de mon cœur et de ton doux
visage...

[Illustration]

LES NUITS DE BADEN

[Illustration]

Dans le pays de Bade, où les soirs sont si lourds, Où les
noires forêts font glisser vers la ville, Comme un acide
fleuve, invisible et tranquille, L'amère exhalaison du végétal
amour,

Que de fois j'ai rêvé sur la terrasse, inerte, Ecoutant les
volets s'ouvrir sur la fraîcheur, Dans ces secrets instants où
les fleurs se concertent Pour donner à la nuit sa surprenante
odeur...

Des voitures passaient, calèches romantiques, Où l'on
voyait deux fronts s'unir pour contempler Le coup de dés
divin des astres, assemblés Dans l'espace alangui, distrait
et fatidique.

O Destin suspendu, que vous m'êtes suspect! ## Sous les
rameaux courbés des tilleuls centenaires Un puéril torrent
roulait son clair tonnerre; Des orchestres jouaient dans les
bosquets épais, Mêlant au frais parfum dilaté de la terre,
Cet élément des sons, dont la force éphémère Distend à
l'infini la détresse ou la paix...

**O pays de la valse et des larmes sans
peines, Pays où la musique est un vin
plus hardi, Qui, sans blâme et sans
heurts, furtivement amène Les cœurs
penchants et las vers le sûr paradis
Des regards emmêlés et des chaleurs
humaines,**

Combien vous m'avez fait souffrir, lorsque, rêvant Seule, sur
les jardins où les parfums insistent, J'écoutais haleter le
désarroi du vent, Tandis qu'au noir beffroi, l'horloge, noble
et triste, Transmettait de sa voix lugubre de trappiste Le
menaçant appel des morts vers les vivants!

Oui, je songe à ces soirs d'un mois de mai trop tiède, Où
tous les rossignols se liguèrent contre moi, Où la lente
asphyxie amoureuse des bois Me désolait d'espoir sans me
venir en aide; Les sureaux soupiraient leurs chancelants
parfums; La ville aux toits baissés, comme une jeune
abbesse, Paraissait écarter ses vantaux importuns, Pour
savourer l'espace et pleurer de tendresse!

Tout souffrait, languissait, désirait, sans moyen, Les voluptés
de l'âme et la joie inconnue. ## Quand serez-vous formé,
ineffable lien Qui saurez rattacher les désirs à la nue?

Je pleurais lentement, pour je ne sais quel deuil Qui, dans
les nuits d'été, secrètement m'opprime; Et je sentais
couler, sur mes mains en détresse, Du haut d'un noir sapin
qui se balance au seuil Du romanesque hôtel que la lune
caresse, De mols bourgeons, hachés par des dents
d'écureuil...

[Illustration]

HENRI HEINE

[Illustration]

Quand je respire, des milliers d'échos me répondent...

H. HEINE

Henri Heine, j'ai fait avec vous un voyage, C'était un soir d'automne, encor tiède, encor clair; Heidelberg fraîchissait sous ses rouges feuillages, Nous cherchions, dans la rue aux portails entr'ouverts, L'humble hôtel, romantique et vieux, du *Chasseur Vert*.

Je reposais sur vous, compagnon invisible, Ma tête languissante et mes cheveux défaits; Un souriant vieillard marchait, lisant la Bible, Sur la place où le jour, lumineux et sensible, Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline; Par un mortel besoin de pleurer et de fuir, J'ai souhaité monter sur la verte colline; Nous nous sommes ensemble assis dans la berline Où flottait un parfum de soierie et de cuir, Et nous vîmes jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux, Des étudiants riaient avec vos bien-aimées. Je regardais bondir les délicats coteaux Qui frisent sous le poids des vignes renommées, Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide, Entraînait le soleil parmi ses fins rochers. Nous étions tout ensemble assouvis et avides; L'insidieux automne avait sur nous lâché Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

**O sublime, languide, âpre mélancolie
Des beaux soirs où l'esprit,
indomptable et captif, Veut s'enfuir
et ne peut, et rêve à la folie
D'enfermer l'univers dans un amour
plaintif!**

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang Près d'un
groupe attentif de studieux touristes, Lança le son du cor
qui chante dans Tristan...

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres Regorgent de
buée et de soudains sanglots, Pourquoi, riant, pleurant, vous
voulez qu'on vous livre La coupe de Thulé qui dort au fond
des flots;

L'amour de la légende et la vaine espérance Vous hantaient
d'un appel sourdement répété: Hélas! vous aviez trop
écouté, dès l'enfance, Les sirènes du Rhin, à Cologne et
Mayence, Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été!

Voyageur égaré dans la forêt des fables, Moqueur désespéré
qu'un mirage appelait, Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les
sables, Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait, Ne pouvait retenir
votre vol inlassable, Pour qui l'espace même est un trop
lourd filet!

**O soirs de Düsseldorf, quand les toits
et leur neige Font un scintillement de
cristal et de sel, Et que, petit garçon
qui rentrait du collège, Vous évoquiez
déjà rêveur universel, L'oriental
aspect de la nuit de Noël!**

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne, Les
muguets jaillissant dans ses bois ingénus, L'horloge des
beffrois, dont les coups accompagnent Les rondes et les
chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures Qui
semblent fasciner l'errante volupté, Quand l'or des calmes
soirs recouvre les demeures, Les gais marchés, le Dôme et
l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades, Les humaines
amours vous berçaient tristement, Et vous trouviez, auprès
d'une enfant tendre et fade, La double solitude où sont tous
les amants!

Accablé par la voix des forêts mugissantes, Vous inventiez
Cordoue, ses palais et ses bains, La fille de l'alcade, altière
et rougissante, Qui trahissant son âme offerte aux
chérubins, Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux
rabbin...

Les frais torrents du Hartz et la mauresque Espagne Tour à
tour enivraient votre insondable esprit. Que de pleurs près
des flots! de cris sur la montagne! Que de lâches soupirs, ô
Heine! que surprit La gloire au front baissé, votre sombre
compagne!

Parfois, vers votre cœur que brisaient les démons, Et qui
laissait couler sa détresse infinie, Vous sentiez accourir, par
la brèche des monts, Les grands vents de Bohême et de
Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan Qui composent
le ciel musical d'Allemagne, Emplissaient d'un tumulte
orageux, où se joignent Les résineux parfums des arbres
éloquents, Vos Lieder, à la fois déchirés et fringants.

**Mais quand le vent se tait, quand
l'étendue est calme, Vous repoussez
le verre où luit le vin du Rhin; Le
Gange, les cyprès, la paresse des
palmes Vous font de longs signaux,
secrets et souverains; Et votre œil
fend l'azur et les sables marins,
Immobile, extatique et vague pèlerin!**

Vous riez, et tandis que tinte votre rire, Vos poèmes en
pleurs invectivent le sort; Vous chantez, justement, de ne
pas pouvoir dire Les sources et le but d'un multiple délire,
Rossignol florentin, Grèbe des mers du Nord, Qui mélangez
au thym du verger de Tityre Les gais myosotis des matins
de Francfort.

**J'ai vu, un soir d'automne, au bord
d'un chaud rivage, Un grand voilier,
chargé de grappes de cassis, Ne plus
pouvoir voguer, tant le faible
équipage, Captif sous un réseau
d'effluves épaissis, Gisait, transfiguré
par le philtre imprécis D'un arôme,
grisant plus encor qu'un breuvage.**

O Heine! ce parfum languissant et fatal, Cette vigne éthérée
et qui pourtant accable, N'est-ce pas le lointain et pressant
idéal Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal La lune
illuminait, dans les forêts d'érables, Vos soupirs envolés vers
sa joue de cristal!

**Vous me l'avez transmis, ce désir des
conquêtes, Cet enfantin bonheur
dans les matins d'été, Ce besoin de
mourir et de ressusciter Pour le mal
que nous fait l'espoir et sa tempête;
Vous me l'avez transmis, ô mon
brûlant prophète, Ce céleste appétit
des nobles voluptés!**

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années J'ai posé
dans vos mains mes doigts puissants et doux; Bien des yeux
m'ont déçue et m'ont abandonnée, Mais toujours vos
regards s'enroulent à mon cou, Sur le chemin du rêve où je
marche avec vous...

[Illustration]

[Illustration]

TABLE DES POÈMES

Syracuse 1

Les soirs du monde 6

Le port de Palerme 13

Dans l'azur antique 15

Le désert des soirs 20

A Palerme, au jardin Tasca... 22

Agrigente 26

L'auberge d'Agrigente 29

L'enchantement de la Sicile 32

Palerme s'endormait... 36

Les soirs de Catane 39

Musique pour les jardins de Lombardie 45

L'air brûle, la chaude magie... 49

Les journées romaines 52

Un automne à Venise 61

Un soir à Vérone 57

Va prier dans Saint-Marc 63

La Messe de l'aurore à Venise 66

Sirocco à Venise 68

Cloches vénitiennes 69

L'île des folles à Venise 70

Nuit vénitienne 74

Midi sonne au clocher de la tour sarrasine 76

Je n'ai vu qu'un instant... 83

Ainsi les jours s'en vont... 85

Le retour au lac Léman 89

Octobre et son odeur... 92

Les rives romanesques 95

Au pays de Rousseau 101

Un soir en Flandre 104

Bonté de l'univers que je croyais éteinte... 109

Chaleur des nuits d'été... 110

Automne 113

Arles 114

La nuit flotte... 116

L'évasion 118

Ceux qui n'ont respiré... 121

Le ciel bleu du milieu du jour... 124

La Terre 127

Un soir à Londres 128

Rivages contemplés 133

La langueur des voyages 134

Le printemps du Rhin 137

Ce matin clair et vif... 141

Les nuits de Baden 143

Henri Heine 147

[Illustration]

[Illustration]

La décoration de cet ouvrage a été
conçue et gravée sur bois par ## F.-
L. SCHMIED ## La typographie et le tirage
des planches ont été exécutés sur
ses presses à bras; pressier:
Pierre Bouchet

Achevé d'imprimer le 30 avril 1924.

[Illustration]